

Yvan Pommaux

*Correspondance entre
Yvan Pommaux et Lucie Cauwe
(de mars à mai 2014)*



ISBN 978-2-211-11850-7
© 2014, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par Presses de Bretagne

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e



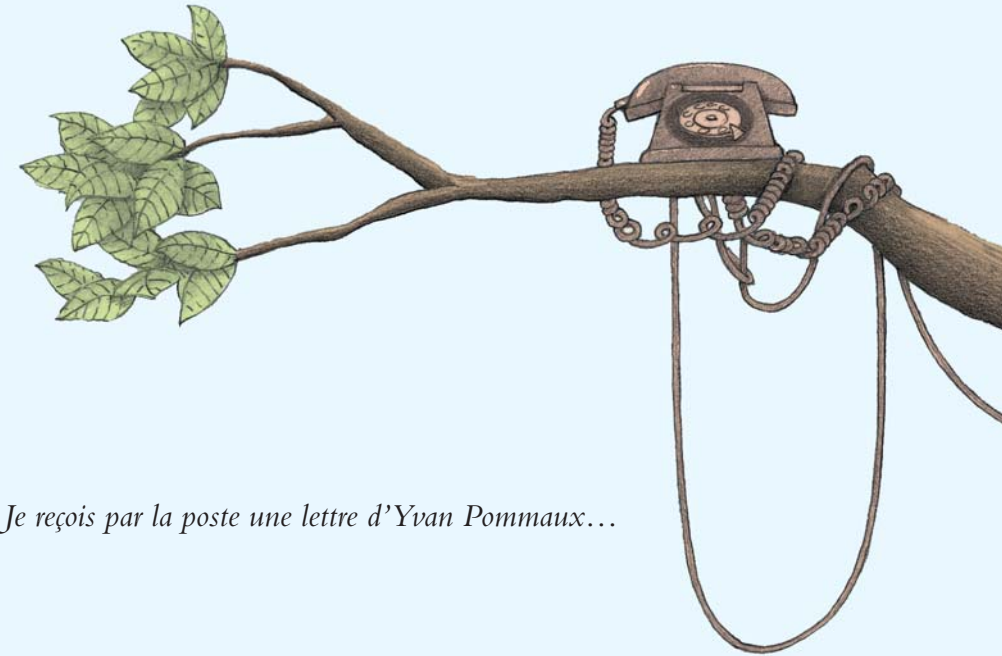
SOMMAIRE

Correspondance entre Yvan Pommaux et Lucie Cauwe	7
Conversation entre Yvan Pommaux et Arthur Hubschmid	75
Bibliographie	111



Bruxelles, le 2 mars 2014
Chez Lucie Cauwe

*Un lundi au soleil. Vlà le téléphone qui son.
C'est l'éditeur de l'école des loisirs, Arthur Hubschmid.
Une nouvelle brochure « Tout sur votre auteur préféré »
est annoncée. Il me demande de la rédiger.
Je dis oui. Je dis oui oui oui oui oui
parce qu'elle sera consacrée à Yvan Pommaux.
Je dis oui parce que, chez lui, noir, ce n'est pas noir.*



Je reçois par la poste une lettre d'Yvan Pommaux...



Tours, le 4 mars 2014

Madame,

L'école des loisirs va publier bientôt, dans sa collection «Tout sur votre auteur préféré», un nouvel opuscule dont j'apprends aujourd'hui qui en seront la rédactrice et le sujet: vous et moi.

Qui êtes-vous? Je consulte votre blog (lu-cieandco.blogspot.be). Vous êtes journaliste. Vous nous faites part de votre passion pour les livres dits «de jeunesse». Bien! Mais je n'ai pas lu mon nom parmi ceux des nombreux auteurs que vous citez. Je doute d'être votre préféré. Je ne vous en veux pas. Je ne suis pas moi-même mon auteur préféré, et il y a tant de livres.

Mais pourquoi vous choisir, vous, pour parler de quelqu'un que vous semblez ne pas connaître? S'agirait-il de l'un de ces calculs finauds dont mon éditeur a le secret? Peut-être... Au fond, dans ce genre d'exercice, que convient-il d'éviter? Réponse: le panégyrique, le dithyrambe, autrement dit la brosse à reluire, le cirage de pompes, l'insupportable apologie, sans parler du copinage complaisant. Avec vous, pas de danger! Vous aurez un regard neuf, qui fera tout le prix de notre opuscule. Ce sera plus amusant qu'un discours convenu sur un auteur que vous connaissiez trop bien.

Je vous suggère d'établir une correspondance entre nous.

Posez-moi toutes les questions que vous voudrez, je tâcherai de répondre au mieux.

Bien à vous,

Yvan Pommeau



Ben il est gonflé, le candidat auteur préféré ! Non seulement, il apparaît sur mon blog. Et à plusieurs reprises. Mais en plus, je lui ai consacré plus de trente articles dans ma vie de journaliste... Quasi depuis ses premiers albums. Ça commence bien...

7 mars 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Réponse lettre

Cher Yvan Pommaux,

Vous êtes depuis longtemps mon « auteur préféré ». Tous les textes que j'ai écrits au cours de ma longue carrière en attestent. Connaissant sans doute mieux que vous mon blog, je me permets de vous contredire et de vous signaler que vous y êtes bien évidemment présent. De plus, vous semblez ignorer complètement les trente articles que j'ai consacrés à vos merveilleux albums dans mon ancien journal en vingt ans. Je ne vous ai pas ignoré. À propos de *Disputes* et *chapeaux* avec Corbelle et Corbillo, j'écrivais :

« Corbelle et Corbillo, corbeaux de leur espèce, sont unis pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur, c'était le jour de leur mariage, le pire, c'est maintenant. Tout est prétexte à chamoiserie : un chapeau, le lieu de la demande en mariage, la garniture du chapeau... Ce dialogue de sourds a lieu, pour le plus grand plaisir des enfants – fins connaisseurs en la matière –, devant un rouge-gorge éberlué. Comment ne pas perdre la face quand, au bout de l'escalade verbale, on se rend compte qu'on a quand même tort ? C'est le problème de Corbillo. »

Je me limiterai à cet exemple datant de 1993, mais je me demande quand même avec inquiétude si cette brochure sur vous pourra se faire avec votre collaboration.

Bien à vous,

Lucie Cauwe



Tours, le 8 mars 2014

Chère Lucie Cauwe,

« Vous êtes mon auteur préféré », « vos merveilleux albums »..., l'ironie perceptible sous ces mots trop flatteurs, je l'ai bien méritée.

Je me souviens à présent de vos articles, chaleureux mais forcément un peu anciens, puisque je n'ai rien publié depuis près de deux ans, un temps inhabituel consacré à travailler sur mon prochain livre.

Je vous ai fâchée, et bien sûr, si vous évoquez Corbillo, c'est parce que ce personnage volontiers égoïste, versatile et de mauvaise foi vous rappelle quelqu'un d'autre. Pourtant, vous ne semblez pas le détester vraiment. J'ai retrouvé votre article. Il se termine ainsi : « Un très bel album, pas moralisateur pour une plume, qui rassurera et touchera tous ceux qui ne sont pas toujours "gentils". »

Bien à vous,

Yvan Pommaux

NON!! PAS GENTIL!!



*Un peu désinvolte, le gaillard ! Facile de se dire versatile !
Ne tenterait-il toutefois pas un radoucissement ?
À voir.*

12 mars 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Versatile ?



Cher Yvan Pommaux,

Vous me dites être comme Corbillo, versatile et de mauvaise foi. Comme si j'ignorais vos autres personnages de ce type, Melcar dans *Marion Duval* ou Songe-Creux dans *Angelot du Lac*. Mais le pire, cher Yvan Pommaux, c'est que les plus insupportables, menteuses, égoïstes, de mauvaise foi, capricieuses, irresponsables de vos créations de papier sont de sexe féminin: Esther dans *Marion Duval*, Agnès dans *Angelot du Lac*, la pie voleuse dans *Corbelle et Corbillo* ! Auriez-vous un problème avec les femmes, cher Yvan Pommaux ?

Bien à vous,

Lucie Cauwe



Tours, le 13 mars 2014

Chère Lucie,

D'accord, j'avais oublié vos articles et je n'ai pas su lire votre blog, mais ne m'accablez pas ! Non, je n'ai pas de problèmes avec les femmes. Dans l'ensemble, je les trouve plus fortes que les hommes et je les ai toujours respectées. Je déteste les blagues sexistes «entre hommes». Ceux-ci, bien souvent, fanfaronnent pour cacher leur lâcheté devant des sentiments que les femmes, elles, osent dire et montrer.



Mais méfions-nous des généralités. Les femmes sont diverses et cette diversité se retrouve dans mes histoires, qui ne manquent pas de présences féminines, convenez-en.





Esther, d'accord, a bien des défauts. Elle apparaît dans la série des « Marion Duval », jeune héroïne positive, elle, qui vit seule avec son père. Ce dernier se montre sensible, ce n'est rien de le dire, au charme de la belle, menteuse, voleuse, capricieuse et coléreuse Esther.

Agnès est la fille d'un riche marchand.



Elle surgit dans la vie de l'orphelin Angelot du Lac.

D'abord humble, sidéré devant la mauvaise foi pyramidale de l'enfant gâtée, il se rebiffe, la dompte, elle cesse de crâner.

Mais j'ai beaucoup d'autres filles en magasin :

Lola, la petite campagnole curieuse, qui soûle son papa de questions.



Mona, qui vit des aventures folles avec son copain Victor dans « Tout est calme! ».



Lili, petite chatte de la haute société, qui en pince pour le va-nu-pattes Julot.



Elvire, amie de Léon. Tous deux petits Robinson, ils affrontent le monstre.



Natacha, libraire. Elle a un ami de cœur, Théo Toutou, écrivain. Il dédicace ponctuellement chez elle le livre tiré de leur dernière aventure. C'est bien pratique.

Il y a beaucoup trop de filles!



Véra a 9 ans en 1968, quand surgissent les « événements »...





Je crois qu'Esther et Agnès n'existeraient pas si je n'avais pas lu « Les grandes espérances » de Charles Dickens. Dans cette histoire, une vieille dame à moitié folle, abandonnée jadis par son mari le jour même de ses noces, élève une orpheline, Estella, dans le but d'en faire une machine à tourmenter les hommes.

En guise de travaux pratiques, elle donne en pâture à sa protégée un garçon du voisinage, Pip, le fils adoptif du forgeron.

Je m'identifiais à lui comme je m'étais identifié auparavant au pauvre Blaise de la comtesse de Ségur. Autant dire que je ne m'avancais pas en vainqueur au-devant des filles.

« Mais », comme dit le rouge-gorge dans mes histoires ornithologiques, « revenons à Corbilla » (« Ornithology » est aussi une composition du jazzman Charlie Parker, surnommé Bird).

Le pauvre Corbilla a des défauts, mais il est aussi courageux, travailleur, et fidèle. La pie voleuse (la pire de toutes) tentera en vain de le séduire.

Je relis les livres d'avant 1990 comme si quelqu'un d'autre les avait créés. Le dessin, souvent maladroit, influencé par Arnold Lobel, a un certain charme. Pendant toutes ces années, j'ai essayé de progresser, pour pouvoir tout dessiner. Je pensais que pouvoir maîtriser la perspective, multiplier les personnages, les caractériser par toute une gamme d'expressions et d'attitudes, me permettrait de raconter des histoires plus ambitieuses. Oui, sans doute, pourtant je me demande aujourd'hui si je n'ai pas perdu en route la simplicité et le charme des débuts...

Yvan Pomme



© Arnold Lobel, Huitul.



Ben voyez-vous ça ! Il ne reconnaît plus son travail d'hier mais s'interroge sur celui d'aujourd'hui...

Partirait-il à la pêche aux compliments ou serait-il vraiment sincère ?

18 mars 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: D'hier à aujourd'hui

Cher Yvan Pommaux,

S'il est vrai que vos travaux anciens sont charmants, je les ai en tout cas beaucoup appréciés hier et je maintiens mon avis, ceux d'aujourd'hui me paraissent différents mais tout aussi intéressants. Vous avez mûri, vos filles, qui vous inspiraient auparavant, ont grandi... Peut-être même êtes-vous devenu grand-père ? Ce qui expliquerait, si j'ai bien deviné, votre souci de transmettre ?

Me permettez-vous encore une question ? Avez-vous remarqué comme les textes de vos albums se sont allongés ? Est-ce le goût d'écrire en plus de dessiner ?

Bien à vous,

LC



Tours, le 22 mars 2014

Chère Lucie,

Ce troisième mail de votre part est le premier sans la moindre pointe d'agressivité. Je suis donc pardonné et je m'en réjouis.

Vos questions appellent une foule de réponses. Devenu grand-père, comme vous l'avez deviné, l'envie de transmettre m'est venue. Auparavant, je reniais les adjectifs «édifiant» et «pédagogique», que j'assume à présent.

Mais, au fond, aujourd'hui comme hier, je fais la même chose: j'essaie de raconter une histoire captivante. Ce qui me tient à cœur et que je souhaite transmettre s'y glisse à mon insu, forcément. Dans le cas des contes traditionnels, de fées ou mythologiques, l'idée me plaît d'être un maillon de la chaîne qui colporte ces histoires jusqu'à nous. Un maillon à la fois humble et présomptueux qui, tout en respectant infiniment ces contes, cherche à se distinguer, aussi peu que ce soit, des autres maillons.



Nous reviendrons peut-être sur le conte et les enquêtes de John Chatterton, mais je réponds dans l'ordre à vos questions.

En effet!
Il serait temps
de parler de moi!

Oui, j'écris davantage. Effectivement, j'y ai pris goût. Et j'ai changé de genre, d'âge de lecteurs... pour ne pas m'ennuyer, et ne pas commettre, sous prétexte que je ne sais faire que ça, un livre de plus, inutile, qui viendrait s'ajouter à la déferlante annuelle.

Contrairement au dessin, l'écriture n'est pas chez moi une vocation. L'école des loisirs encourage les illustrateurs à écrire eux-mêmes leurs histoires, comme les précurseurs, Sendak, Lobel, Ungerer, qui ont montré que créer ensemble texte et image permettait de raconter une histoire plus ambitieuse, lui donnait plus de clarté et de dynamisme: un vrai moteur à explosion!

Exemple: montrer à des enfants de 4 ou 5 ans qu'un personnage pense le contraire de ce qu'il dit. C'est difficile avec les mots, mais un auteur-illustrateur fait ceci:



Cela répond-il à ce que vous me demandiez, chère Lucie?

P.-S.: Une raison encore m'incitant à la pédagogie: des écoles portent mon nom. Dans des villages dont l'école n'a pas de nom, des enseignants décident de lui donner le mien. C'est arrivé à Draché, Saint-Roch, Sonzay, dans ma région, à Saint-Xandre, au Taillan-Médoc...

Je m'efforce à présent, et a posteriori, d'être digne de cet honneur.

J'ai dessiné des projets de plaques émaillées à placer à l'entrée de l'une de ces écoles. Celui-ci fut refusé:



Un simple changement de direction de la flèche aurait sans doute suffi à le faire accepter.

Yvan Pommaux

Bon, ça devient nettement plus sympa qu'au début. J'adore comment mon « auteur préféré » répond avec sérieux et légèreté à mes questions. Je pense que la brochure va pouvoir se faire et j'en suis ravie.

25 mars 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Mariage des genres



Oui, cher Yvan, vous m'avez répondu, mais vous ne faites pas qu'écrire plus...

Ce que j'aime beaucoup dans votre travail, c'est que non seulement vous mariez les époques (vos histoires commencent souvent aujourd'hui pour remonter ensuite dans le passé, proche ou lointain selon les titres), mais vous mariez aussi les genres: album pour enfants classique, bande dessinée, manga...

Vous exploitez d'une façon très personnelle toutes les ressources du texte et de l'image. Voudriez-vous bien m'expliquer votre démarche?

LC



Tours, le 28 mars 2014

Chère Lucie,

Je doute d'être le seul à utiliser ensemble plusieurs formes de narration. En tout cas, je le fais instinctivement, et pas systématiquement. C'est bien pratique, souvent. On montrera, par exemple, deux actions simultanées ne se passant pas au même endroit de façon plus immédiate et plus saisissante que si on les décrit l'une après l'autre, la seconde débutant par: «Au même instant...».



© Extrait de Troie.

Parmi les albums qui commencent dans le présent et se poursuivent dans le passé, les contes mythologiques offrent un bon exemple de collaboration fructueuse entre un auteur et un éditeur. Ce dernier, souhaitant plus qu'une simple restitution, m'a orienté vers une façon de relier ces légendes éternelles au présent, car elles nous touchent au plus profond de nous-mêmes par-delà les époques. La psychanalyse ne s'en est-elle pas emparée pour mieux se faire comprendre ? Œdipe, Sisyphe, Prométhée, et bien d'autres en témoignent.

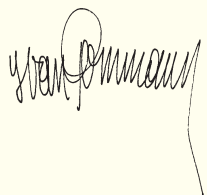
Mais pourquoi la mythologie ?

Chez nous, quand j'étais enfant, il n'y avait pas de livres. Une amie et collègue de ma mère, Lili, sans enfants et me considérant comme une sorte de neveu, m'avait abonné à la «*Guilde du livre*», ancêtre des «*Max*» (les abonnements-livres de l'école des loisirs). Je recevais chaque mois un beau livre, dont «*Les grandes espérances*». Un jour de Noël, Lili m'a offert un grand livre de «*toutes les mythologies du monde*». J'adorais les légendes de Thésée et d'Orphée. J'ai pu constater que les adaptations pour ados et pré-ados de ces histoires étaient presque toujours édulcorées, ce qui m'a incité à proposer les miennes.

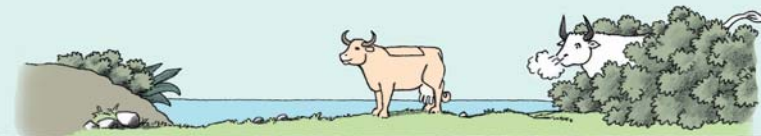
Tout est en interaction dans la mythologie, il ne faut rien couper. Pas question de gommer la passion de Pasiphaé, femme de Minos, pour le taureau blanc, ni son désir qu'elle assouvit en se glissant dans une vache fabriquée à sa demande par Dédale, futur concepteur du Labyrinthe où errera justement le fruit de ces amours contre nature. On peut tout dire, tout raconter aux enfants, mais pas n'importe comment.

J'attends vos questions, Lucie,

Bien à vous,




Pasiphaé fit fabriquer par Dédale une vache en résine, dans laquelle elle se glissa.



Ainsi transformée, elle fut aimée de son taureau, qui n'avait jamais vu plus jolie laitière.



Neuf mois plus tard, Pasiphaé mit au monde un fils monstrueux, mi-homme mi-taureau. Elle l'appela Astérios, mais il est plus connu sous le surnom de Minotaure.



Le Minotaure était brutal, stupide, et se nourrissait de chair humaine. C'est pour le cacher, sans tout à fait l'emprisonner, que le Labyrinthe avait été construit. On tâchait de trouver des victimes à lui jeter en pâture, tels les jeunes Athéniens livrés chaque année par Égée.



Minos dormait en paix. Il n'assassinait personne : les malheureux captifs du Labyrinthe pouvaient théoriquement en sortir et s'enfuir...

31 mars 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: L'Histoire avec un grand H



Cher Yvan,

Je suis frappée par la place que tient le passé dans vos albums. Le passé et donc l'Histoire, matière en général peu appréciée à l'école, sauf exception. Êtes-vous une de ces exceptions ? Vous avez enchanté tout le monde avec *Avant la télé* en 2002, qui racontait la France en 1953. La vraie-fausse autobiographie d'Alain Moret, qui a séduit lecteurs, critiques, jurys. Un quotidien venant du cœur.



Vous avez récidivé quelques années plus tard avec *Véro en mai*, qui commémorait les quarante ans du soulèvement étudiant de mai 1968. Un autre album incarné.



Et vous me parliez précédemment d'un gros travail qui vous occupe depuis deux ans. Je mets ma main au feu qu'il concerne aussi l'Histoire.

Répondez-moi vite, s'il vous plaît,

LC



Tours, le 2 avril 2014

Chère Lucie,

L'Histoire, le passé... Ne conviendrait-il pas, à notre époque, de bien connaître l'Histoire du monde, de s'y intéresser, en arrêtant de ressasser indéfiniment celle de son propre pays ? Voilà en effet une question que je me pose, à laquelle j'essaie de répondre dans mon prochain album, « Nous, notre Histoire ». Vous ne vous brûlerez donc pas la main.

Ce goût pour l'Histoire, les origines... pour l'expliquer, je dois remonter à ma propre scolarité, et avouer que je ne m'intégrais pas au système scolaire.

À partir de la troisième, j'ai commencé à sécher les cours. En première, je n'allais pratiquement plus en classe. J'ai été exclu du lycée et de deux écoles de beaux-arts. Je n'en suis pas fier. J'étais, comme James Dean dans « La fureur de vivre », un rebelle sans cause. Je m'ennuyais, je traînais, je lisais, et partout où je le pouvais, je dessinais.



En primaire, tout allait bien. Je me souviens d'un maître, représenté dans « Avant la télé », qui dessinait au tableau... Peut-être est-il responsable de ma vocation.





Entre la sixième et la troisième, trois professeurs ont compté pour moi. Un de français-latin, et deux d'Histoire, dont celui qui est sur cette photo :



L'autre s'appelait M. Ricoux. Communiste, il réécrivait, tapée à la machine, toute l'Histoire de France en un exemplaire (avec force schémas et illustrations maladroites que nous trouvions sublimes), multiplié grâce à la ronéo du « Parti ». Il nous distribuait des paquets de feuilles et nous décryptions certains tirages à peine lisibles comme s'il s'agissait de documents secrets. Il nous passionnait. La plupart des parents grimacaient, mais ne mouftaient pas. Tous les élèves de M. Ricoux devenaient par la suite les meilleurs de leur classe en Histoire.



Aujourd'hui, ironie de la vie, je retourne à l'école. J'y suis bien accueilli. Je rencontre des enseignants dévoués, acharnés à éveiller des enfants à la culture, souvent dans des conditions difficiles. Ils sont les héros des temps modernes. Vous évoquez « Avant la télé » et « Véro en mai ». Ces albums ont plu, je crois, parce qu'une époque y est restituée dans une cohérence due au dessin, un dessin venant de la même main d'un bout à l'autre du livre, comme dans l'Histoire de France selon M. Ricoux. Et aussi parce que les anecdotes « sonnent vrai ».

« Avant la télé » est autobiographique, et pour « Véro en mai », qui ne l'est pas, j'avais cru pouvoir inventer des anecdotes liées à la période... elles « sonnaient faux » ! J'ai demandé à Pascale Bouchié, avec qui je travaillais aux scénarios de « Théa Toutou », et qui avait l'âge requis, de me raconter ses souvenirs. Elle m'a apporté sa naissance au Tchad, son immeuble et son mobilier d'alors, en photos, son frère fan des Chaussettes noires, sa grand-mère couturière d'hier au temps de Twiggy, son grand-père mutique, amateur d'alcool de poire, etc. Un petit monde authentique et cohérent lui aussi...

Tiens ? il me tutoie maintenant. Ce doit être involontairement, dans l'enthousiasme et le feu de ses réponses.

Pourtant beaucoup de ses personnages, même s'ils se connaissent depuis longtemps, se disent «vous» ! Alexandre Duval et Esther, Théo Toutou et sa tendre amie Natacha, les deux compères ragondins de L'île du monstriel...

Il joue parfois du «tu» et du «vous»... Agnès la peste tutoie le timide Angelot qui, pendant longtemps, lui dit «vous». Et il a fait jouer une pièce de Marivaux, bédésée, par des jeunes de banlieue qui se disent «vous» à qui mieux mieux...

Vraiment, ce tutoiement m'étonne. Je ne vais pas le luper...

5 avril 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: TU ?



«Vous me tutoyez à présent, Théo Toutou ? »



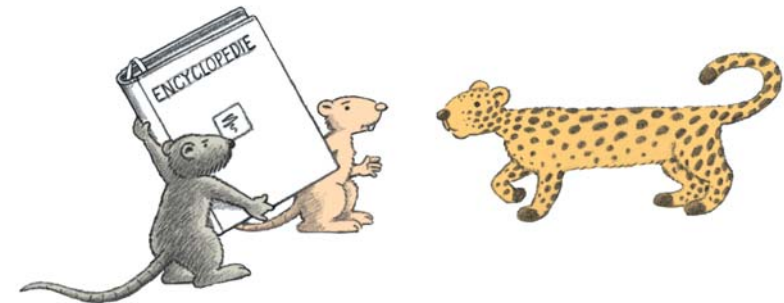
Tours, le 6 avril 2014

Pardonnez-moi, Lucie, ce tutoiement intempestif. Il a une explication... Juste avant de conclure ma lettre, j'avais longuement parlé au téléphone avec une amie portant le même prénom que vous. Le combiné à peine reposé, j'ai repris mon stylo, et poursuivi machinalement le tutoiement téléphonique. Il y a eu coïncidence, télescopage et confusion!

Mais ce «tu» nous permet de parler du «vous».

Vous me rappelez malicieusement que mes petits personnages de papier, Théo Toutou et Natacha, se vouvoient. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à le faire dans mes albums...

Je n'ai pas théorisé l'emploi de ce «vous». Il a sans doute plusieurs causes. Un solide instinct de contradiction datant de mes «années James Dean» me pousse probablement à me montrer réservé, pudique, poli et gentil dans une société devenue, à mon sens, vulgaire. Sans pour autant, je l'espère, être ennuyeux ni conformiste.



«Douce», dit Poil-roux, «je vous présente Poil-gris. Ne perdons pas de temps, la situation est grave. Pourriez-vous, ma chère Douce, vous arranger pour que l'un de ces enfants remarque et lise la page seize de ce livre ? »

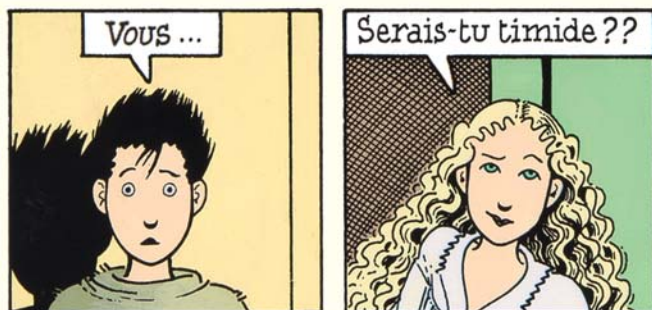
© Extrait de L'île du monstriel.

J'ai mis Marivaux en BD dans un moment où beaucoup d'auteurs jeunesse écrivaient en « parler jeune », en verlan, s'essayaient au rap. Beaucoup pensaient devoir le faire, sans démagogie, pour coller à la réalité. Le résultat sonnait terriblement faux.



J'ai cru étonner les ados en mettant sur les lèvres de quelques-uns d'entre eux la langue de Marivaux. À ma déception, car j'avais travaillé et « j'y croyais », cette BD n'a pas eu de succès. Avais-je tort sur toute la ligne ? Devais-je rapper ?

Et puis ces « tu », ces « vous », c'est la faute, encore, aux « Grandes espérances »... Estella tutoie Pip qui la vouvoie, tout comme Agnès et Angelot du Lac.



Et quand Pip, devenu « un monsieur », revient voir son vieux Joe, le forgeron qui l'a élevé, ce dernier lui tient un discours déchirant, hésitant entre le « tu » et le « vous ».

Enfin, j'aime la musique du « vous », la petite distanciation qu'il implique, et le trouble qui naît, dans les films en noir et blanc, quand le « vous » bascule vers le « tu » au moment du premier baiser.

Yvan Pomme



Le «vous» et le «tu» dansent un fameux tango chez notre Pommaux.
Un peu comme son usage du noir et blanc et de la couleur.
«Embrassez-moi», m'écrit-il, peut-être sans s'en rendre compte...
Se prendrait-il pour Jean Gabin ?
À moins qu'il n'aime tout simplement le cinéma en noir et blanc.

9 avril 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Noir ou noir ?



Cher Yvan,

J'aurais tellement aimé être Michèle Morgan dans *Quai des brumes*. C'est drôle que vous mentionniez ce film d'amour ancien, en noir et blanc. Mais je connais votre intérêt pour le noir, l'éclat du noir, pour les brumes et les ombres. Chez vous, on le sait, noir, ce n'est jamais noir ! J'avais vu votre grande exposition aux Rencontres BD à Bastia en 2005. Quelle surprise de découvrir vos originaux en noir et blanc alors que vos albums sont en couleur. Qui s'occupe aussi joliment de vos dessins ?

Je pourrais peut-être poser la question à John Chatterton, votre chat noir détective.

Transmettez-la-lui, s'il vous plaît.

LC



Chère Lucie,

Non, je n'utiliserai pas John Chatterton pour répondre à une question sur la couleur dans mes livres, même si je fais dire ce que je veux à ce personnage. Je veux rendre de façon directe un vibrant hommage à celle qui assume cette part si importante du travail. Je n'ai pas épousé Nicole parce qu'elle est une coloriste exceptionnelle, mais cela tombait bien car j'en suis un piètre. C'est du moins ce qu'elle m'a dit, je l'ai crue et je ne le regrette pas. Quand j'ai fini une histoire, que j'ai rangé l'encre, mes plumes et mes crayons, un miracle se produit : j'abandonne des dessins qui me reviennent, leur plomb changé en or, couverts de couleurs chatoyantes, souvent audacieuses et pourtant harmonieusement mariées.



Tours, le 10 avril 2014

Non mais écoutez-le ! «Je fais dire ce que je veux à ce personnage» ! Comme s'il ne savait pas que nous, les personnages, finissons par échapper à nos auteurs et faire ce que nous voulons.



Quand il m'a dessiné, recouvert le visage d'encre noire, habillé d'un imper, cerné, allez savoir pourquoi, d'un trait non pas d'encre mais de crayon, et souligné de plis estompés (il venait de découvrir l'estompe et, tout content, il en usait et abusait), il ne s'attendait pas à un tel résultat : un chat détective d'une élégance rare, à l'œil malin et au sourire ironique.

Non, il n'allait pas faire dire n'importe quoi à ce personnage, qui, au vu de son allure générale, ne pouvait agir et s'exprimer que d'une certaine manière : la mienne.

À l'expo dont vous parlez, vous avez dû voir pour une même image deux documents originaux distincts, l'un pour le noir (dans le cas de John Chatterton avec des valeurs de gris obtenues par des zones crayonnées), l'autre pour la couleur, destinés à être rassemblés grâce à un système de repérage.



J'aimerais faire une petite mise au point: j'ai souvent lu, ici ou là, que j'utilisais toujours la «ligne claire». Je me demande si vous-même ne l'avez pas écrit, Lucie. C'est un peu vrai pour quelques albums, mais faux pour la plupart, et de façon si évidente que je m'interroge sur l'aptitude de beaucoup à simplement regarder une image. Sans parler d'appréciation qualitative...



Franchement, ce serait de la «ligne claire» tout ça?



Vous allez de nouveau me trouver désagréable, mais tant pis...

J'ai souvent l'impression que la plupart des lecteurs adultes de livres pour enfants sont complètement à côté de la plaque quand ils parlent des illustrations. Le problème est qu'ils pensent posséder les mêmes compétences pour juger d'un texte ou d'une image. Mais alors qu'ils ne confondent généralement pas la bonne et la mauvaise littérature, qu'ils repèrent immédiatement l'emphase, la maladresse ou la platitude, ils peuvent s'extasier devant un mauvais dessin, une image sans le moindre intérêt ou se prétendant «artistique»: collage «matissien», gros trait «calligraphique» surchargé d'encre, ou peinture au doigt qui, si on les situe dans l'histoire de l'art, ont un siècle de retard.

Ces images rasent les enfants, qui préfèrent de loin voir s'agiter l'oncle Picsou, mais ont aussi besoin de se pelotonner dans des bras protecteurs, spécialement accueillants pour des lectures peut-être un peu barbant, mais synonymes de moments particulièrement tendres et confortables.

Je crois profondément qu'un livre est un livre, pas une galerie de substitution pour artistes ayant trouvé là un formidable lieu d'exposition. Un livre raconte une histoire. Si il est illustré, l'illustration doit faire partie intégrante de cette histoire. Elle doit être narrative, avec des personnages caractérisés, exprimant des sentiments multiples, dans des décors adéquats. L'illustration n'est pas de l'Art, et n'a pas, comme lui, le devoir d'être en pointe, jamais vue, absolue. L'illustration doit simplement être lisible et raconter. Il est bon qu'elle ne soit pas figée, que les personnages ne posent pas comme devant l'objectif d'un appareil photo, agissent les uns par rapport aux autres, que les images se répondent entre elles et n'aient pas l'air d'être prêtes au découpage, puis à l'accrochage au-dessus de la cheminée. Qu'un style se dégage, que des tendances s'expriment, c'est légitime. En cela, l'illustration est parente de l'Art... mais une parente éloignée.

Yvan Pommaux



Carte postale éditée à l'occasion des vingt ans de la bibliothèque de L'Heure joyeuse sur le thème «Souvenirs de lectures d'enfance».



15 avril 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Ligne claire



Oh là là, cher Yvan Pommaux, mais vous montez sur vos grands chevaux, là !

Moi qui vous croyais le calme incarné...

Oui, j'ai utilisé le terme « ligne claire » à votre propos. Deux fois même. La première au sujet de votre album *Thésée*, la seconde, en y apposant le terme de « moderne », à propos de *Troie*. « Ligne claire moderne », il fallait l'oser, non ? Mais faute avouée est à moitié pardonnée, dit-on. Fâchez-vous contre les autres critiques si vous voulez, mais pas contre moi. Je ne serai pas votre Corbelle et vous ne serez pas mon Corbillo.

Par contre, j'aime beaucoup que vous vous érigiez en défenseur des enfants captifs des lectures imposées par leurs parents. Et quelle charge contre les illustrateurs qui font de l'Art !

Votre point de vue se défend et vous le faites à merveille, malgré vos excès de langage – sous le coup de l'émotion, je suppose.

À voir la richesse et la variété de vos illustrations, qui ne sont pas de l'art, j'insiste, je me demande si vous, l'autodidacte, ne pratiquez pas, en dehors de vos livres, ce que vous appelez l'Art. Auriez-vous un jardin secret, cher Yvan Pommaux ?

LC



16 avril 2014

De: Nicole Pommaux

À: Lucie Cauwe

Objet: Interférence



Chère Lucie Cauwe,

Je suis Nicole, épouse et coloriste (dans cet ordre, j'espère !) d'Yvan. Je travaille sur notre ordinateur commun, et donc je peux lire vos mails, car bien sûr je ne peux pas résister à l'envie de les ouvrir ! Un petit clic, comme par inadvertance, et hop !

Je ne sais pas ce qu'il vous écrit exactement, mais je le devine à vos réponses, et je voudrais préciser une ou deux choses au sujet de mon travail.

Auparavant, permettez-moi un conseil : ne vous embarquez pas dans un débat sur « l'Art et l'illustration » ! C'est son dada, sa marotte, toute discussion là-dessus avec lui mène droit dans un mur. Je sens bien qu'il a dû vous froisser. Quand il défend une idée fixe, le tact n'est pas sa qualité première.

Au sujet de la couleur, je voulais juste préciser que j'exerçais le métier de styliste dans une société appelée Promostyle, où je créais des tissus imprimés. Les tendances annuelles de couleurs étaient primordiales.



Exemples de motifs réalisés par Nicole.

Je voyais qu'Yvan était aussi à l'aise avec un crayon ou une plume à encre que maladroit avec un pinceau. Je lui ai donc proposé de faire ses couleurs, lui demandant de bien cerner et « fermer » ses dessins, bref de s'adapter à ma technique, qui était celle de « l'aplat de gouache ».

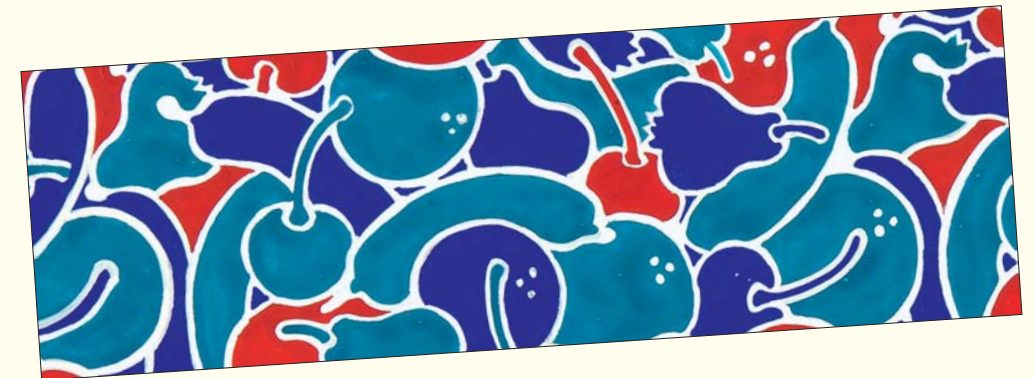
Il me fallait des zones bien délimitées où poser mes couleurs, dont je travaillais l'harmonie. Trop content de se débarrasser d'une part de travail qui l'enquiquinait, il s'est plié à cette exigence qui l'a mené du côté de la « ligne claire », ce qu'il réfute avec obstination... Il est vrai qu'il ajoute souvent des hachures (s'il emploie l'encre) ou des valeurs de gris (s'il travaille au crayon) à son dessin.

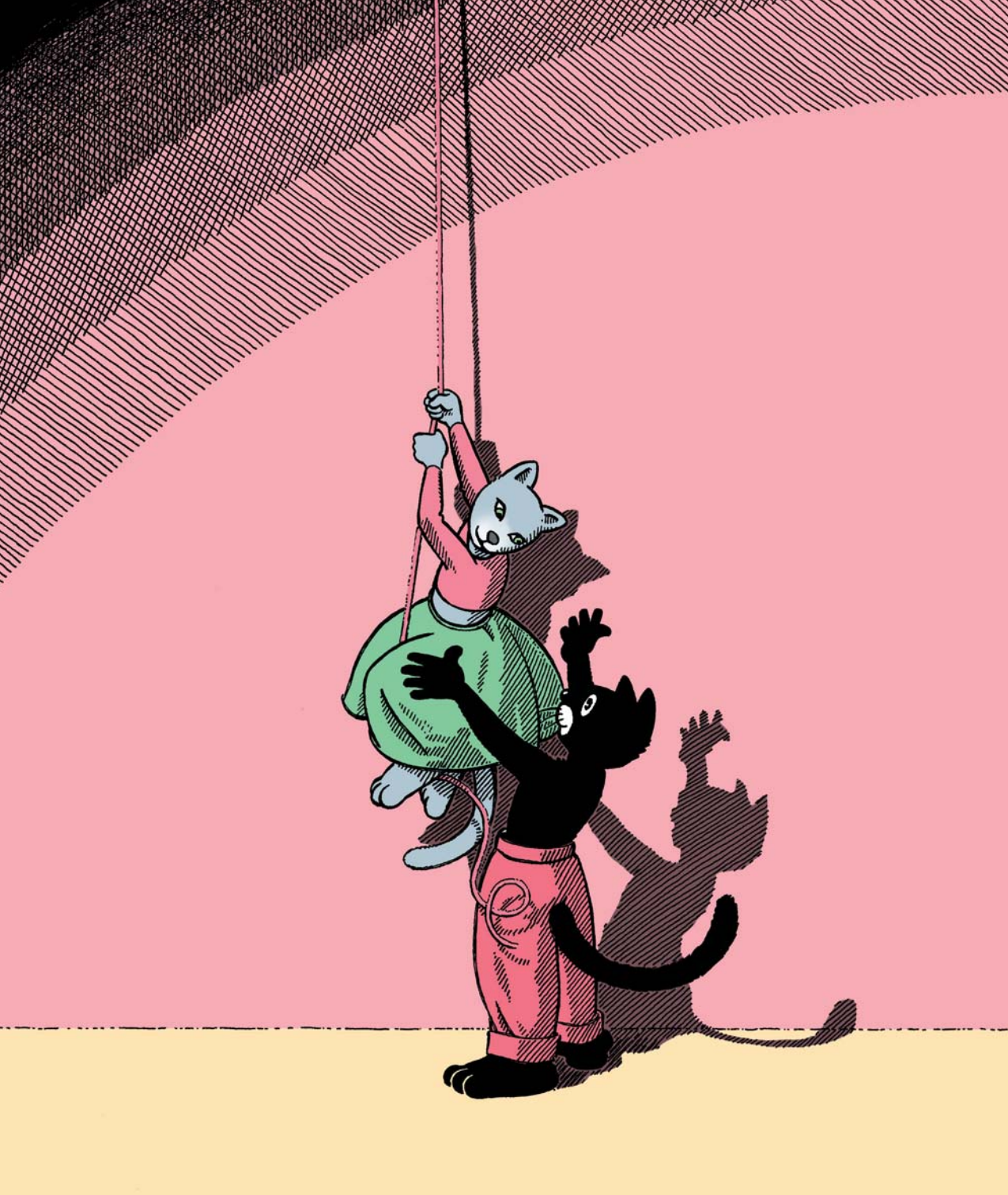
Mais sur ce point également, je vous déconseille toute polémique (droit dans le mur !). Demandez-lui plutôt de vous parler de ses « plaques d'égout » !

Depuis de nombreuses années, je suis passée des pinceaux à l'ordinateur (la presse, pour laquelle nous avons créé des BD, l'exigeait). J'ai dû me recycler à près de cinquante ans. Je ne le regrette pas. J'avais un métier solide, et l'ordinateur, qui a ses caprices et ne m'obéit pas toujours comme ma main prolongée d'un pinceau, m'a par ailleurs ouvert des horizons...

Cordiales salutations,

Nicole Pommaux





Tiens, une alliée qui tombe du ciel !



16 avril 2014

De: Lucie Cauwe

À: Nicole Pommaux

Objet: Merci



Chère Nicole qui tombez du ciel,

Comme vous avez bien fait de jeter un œil sur cette demi-correspondance. Vous me rassurez sur bien des points.

Je suis sûre que votre ordre est le bon : épouse d'abord, coloriste ensuite.

Cela ne doit pas être simple tous les jours. Quoique j'imagine qu'Yvan vous laisse le champ totalement libre pour vos couleurs. Il a l'air si content d'en être débarrassé.

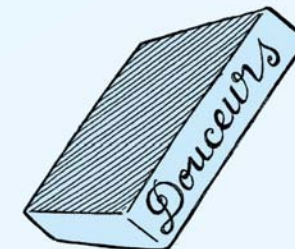
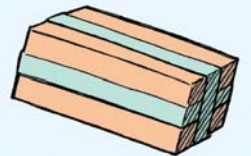
Vous formez un tandem formidable. Me permettez-vous de vous demander comment cela se passe au quotidien ?

Et votre histoire de « plaques d'égout » m'intrigue. Pouvez-vous m'en dire plus ?

Ou préférez-vous transmettre la question à Yvan ?

Au plaisir de vous rencontrer,

Lucie Cauwe



17 avril 2014

De: Nicole Pommaux

À: Lucie Cauwe

Objet: Interférence bis



Chère Lucie,

Je colorie sans la moindre contrainte. Je suis presque trop libre ! Comprenez que nous travaillons côte à côte, mais pas ensemble ! Je ne commence mon travail que lorsque l'auteur-illustrateur (certains disent « illustrateur », terme inadapté à des personnes dont l'ego n'a pas besoin d'être stimulé !) a fini le sien. Il est déjà dans un autre projet. Et quand je dis « dans », je veux dire « loin », « ailleurs » ! C'est parfois exaspérant de poser une question à quelqu'un qui est là et vous regarde comme s'il ne vous avait jamais vue !

Je ne lui demande pas quelle couleur employer, mais plutôt : « Est-ce le matin ? » Ou : « Fait-il froid ? » Il me répond : « Lis le texte ! » J'avoue que je suis tout de suite attirée par les dessins, qui déjà racontent l'histoire, et je ne lis pas assez attentivement le texte.

Yvan n'a pas le sens de la couleur, mais il a celui des valeurs. Il peut donner de bons conseils du genre : « N'hésite pas à faire tout le premier plan sombre, comme à contre-jour ! » Je suis justement en train de suivre ce conseil pour un navire à quai dans le prochain livre... une modeste entreprise : l'Histoire du monde ! Conseil suivi aussi, par exemple, dans *Lilas* pour le « Garage Leprince ».

Les plaques d'égout ? Laissez-le venir, il en parlera !

Bien à vous,

Nicole





Tours, le 18 avril 2014

La plaisanterie
a assez duré!

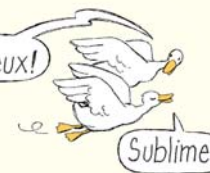
Mesdames,

Pardon de vous interrompre, je vous signale juste que nous sommes ici dans le cadre d'une brochure intitulée «Tout sur votre auteur préféré» et que cet auteur, c'est moi. J'accepterais bien volontiers que vous parliez de moi à ma place si je me reconnaissais entre vos lignes, mais ce n'est pas le cas.

- 1- J'accepte de discuter et même d'avoir tort après discussion.
- 2- Je réponds aux questions, je reconnais mon épouse quand elle m'interroge, je ne suis pas «ailleurs».
- 3- Quand elle dit qu'elle ne lit pas le texte avec assez d'attention, c'est une litote! Elle ne le lit PAS DU TOUT!
- 4- Si je ne juge pas ses couleurs, elle oublie de dire qu'elle juge mon dessin. Je ne m'en plains pas, mais peut-être pourrait-elle le faire avec plus de douceur. C'est dur, quand on a déjà beaucoup travaillé, d'entendre: «C'est affreux!» Ou: «C'est nul!» Ou, pire: «On dirait du...!» (Je ne citerai pas ici le nom de ce confrère.) Mais bon, bref! Elle m'arrête quand je me fourvoie et c'est tant mieux. La tentation est grande, plutôt que de tout recommencer, de continuer en espérant un miracle, alors qu'on sait au fond de soi qu'on est mal parti.
- 5- Je ne parlerai pas de mes plaques d'égout. Le ton de dérision que vous employez toutes les deux pour les évoquer m'en dissuade.

Merveilleux!

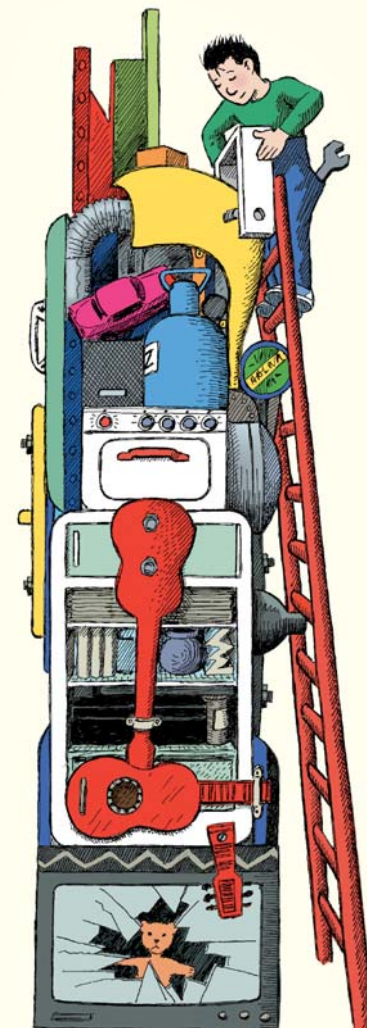
Sublime!



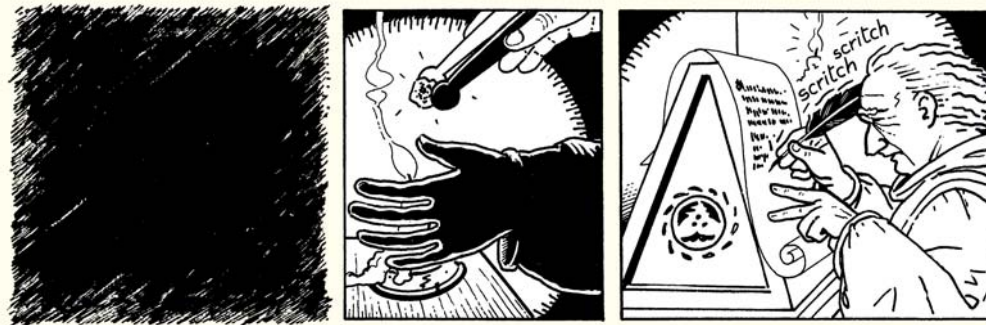
J'en reviens donc à la dernière question que vous m'adressiez, Lucie. Les (intéressantes) digressions de Nicole ne me l'ont pas fait oublier: est-ce que je pratique l'Art en dehors des livres? Ai-je un jardin secret?

Tout ce que je n'utilise pas dans mes illustrations: collages, empreintes, utilisation de matériaux divers, dessins au mur... j'aime bien m'en servir pour des créations plus ou moins farfelues qui constituent au bout du compte, oui, si vous voulez, un «jardin secret». Ce n'est toujours pas de l'Art, mais peu importe, je garde mon jardin chez moi, il ne me viendrait pas à l'idée de l'exposer.

En Art, les malentendus, les confusions, sont bien pires que ceux qui touchent à l'illustration. Vous souvenez-vous d'une pièce de théâtre intitulée «Art», qui faisait rire le public d'un grand monochrome blanc? Les acteurs la tiraient résolument du côté de la démagogie, restant immobiles durant de longues minutes, interloqués, muets, incrédules, devant «l'œuvre» achetée très cher par un de leurs amis, tandis que le public hurlait de rire, rassuré par l'incompréhension et le rejet surjoués devant eux. Kazimir Malevitch a peint son carré noir en 1915, le carré blanc en 1918. Son nom restera gravé dans l'Histoire de l'Art. Pas celui de l'auteure de cette pièce.



Je rends subrepticement hommage à Malevitch dans certains livres, en tâchant de ne pas nuire au déroulement de l'histoire. Voici un exemple de « carré noir » introduit dans l'époque médiévale d'Angelot du Lac...



Mais je m'égare. J'évoquais mes tendances plasticiennes et bricolantes. Je dois admettre qu'elles ne sont jamais sans rapport avec mes livres. Ainsi, quand l'idée d'introduire un chat détective dans les contes de fées commençait à se préciser dans ma tête, je me suis mis à regarder la rue à hauteur de chat. J'ai découvert le bitume, ses raccords de goudron, de ciment...



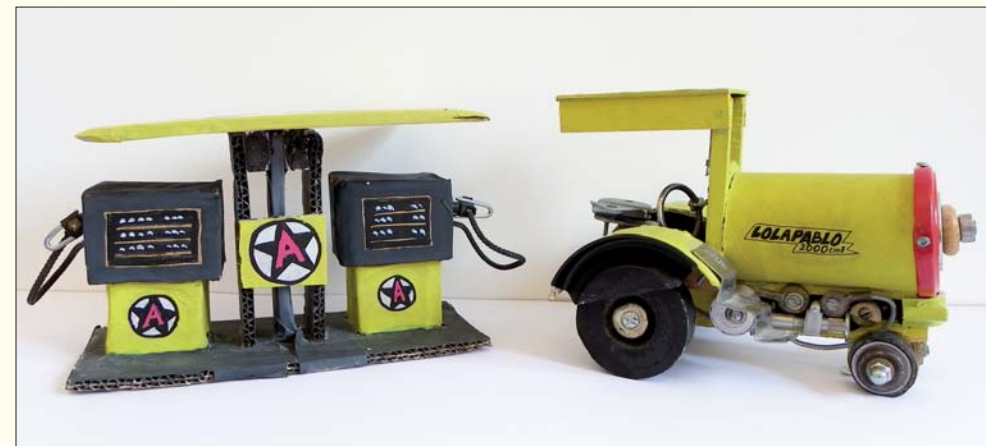
Il va en parler! Après avoir dit qu'il n'en parlerait pas!

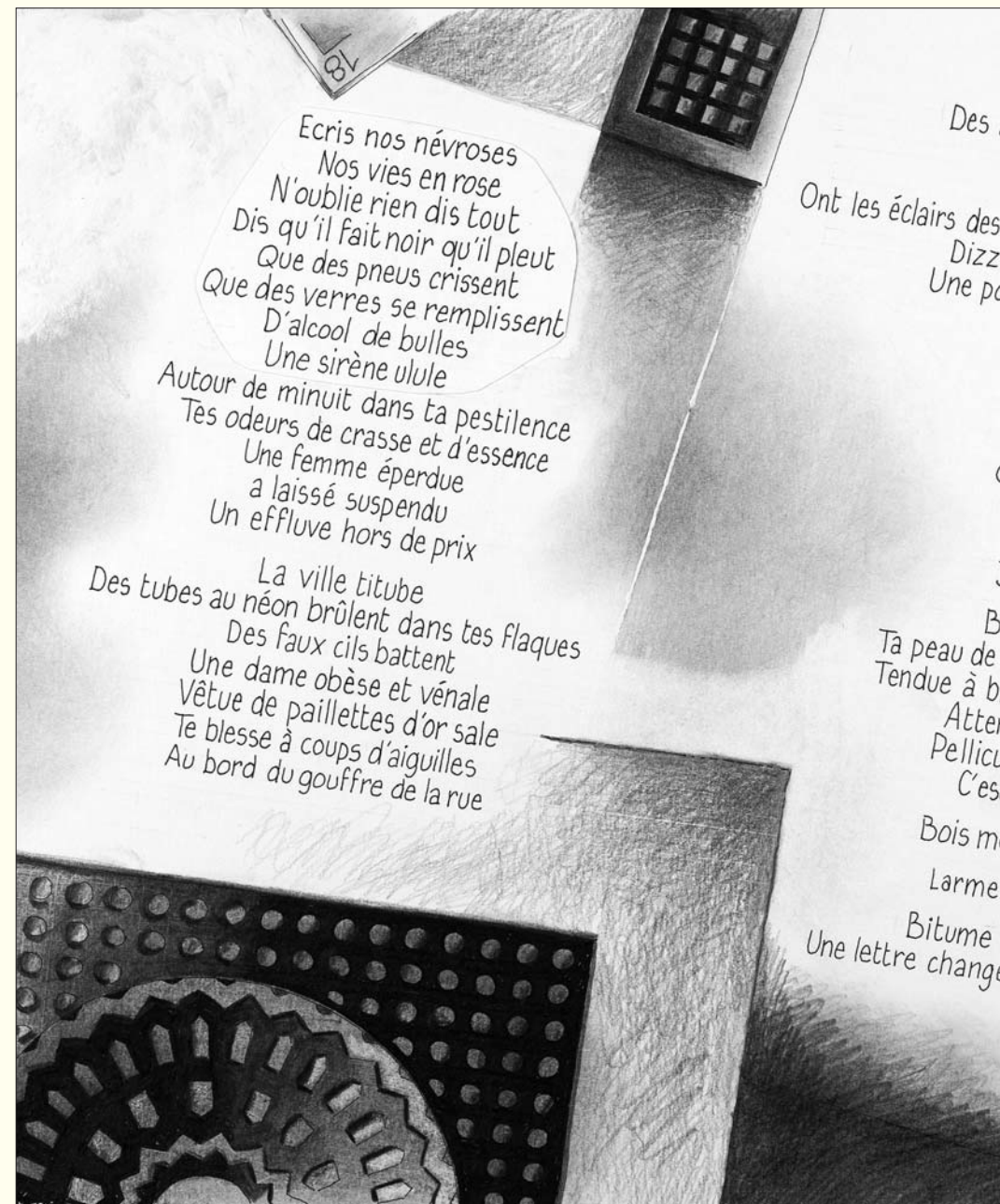
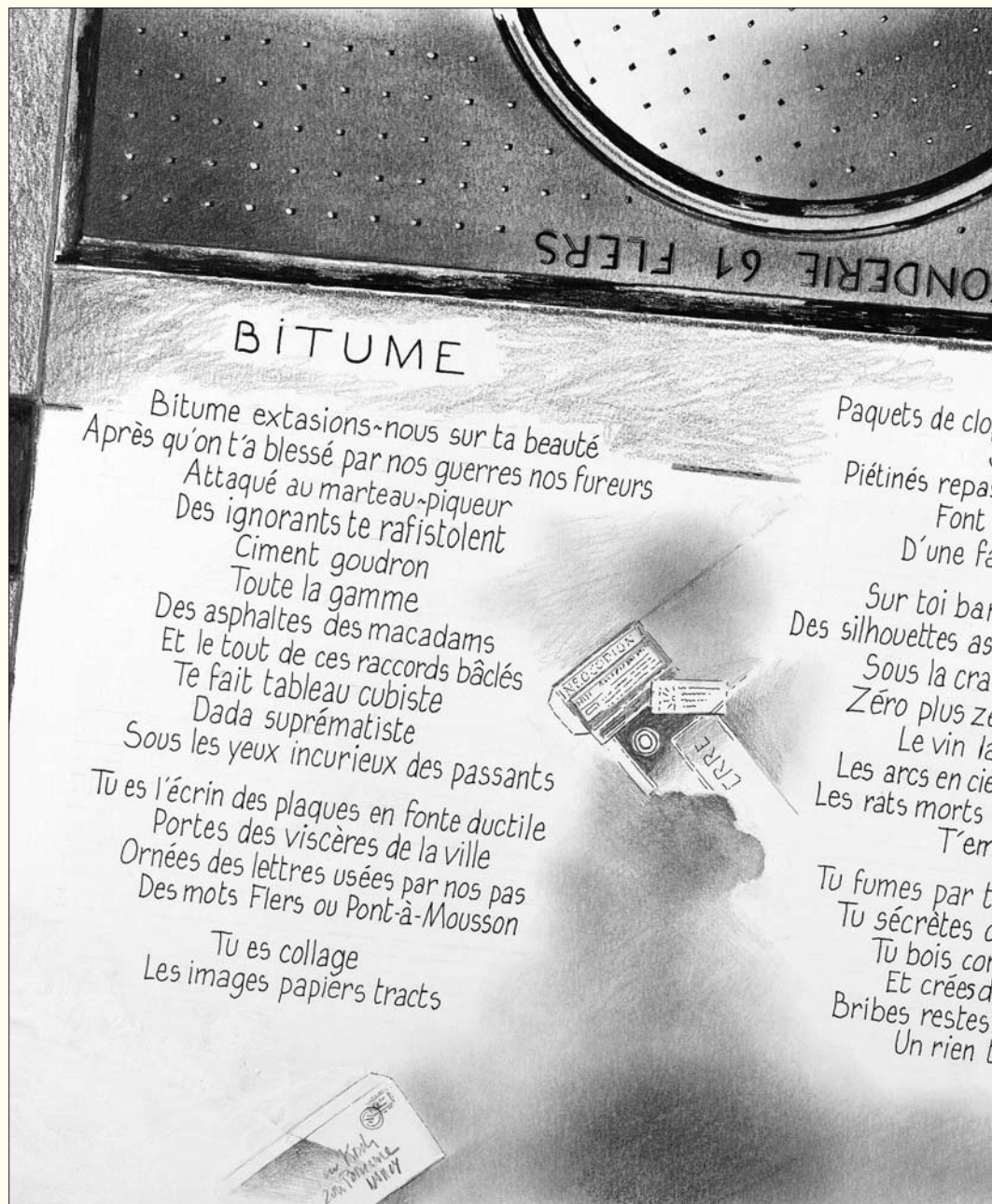
*... ses gouttières, ses soupiraux, les petits couvercles en fonte de l'eau, du gaz...
les plaques d'égout!*



J'en ai pris des empreintes qui ont révélé leur force et leur beauté. Ce fut une expérience agréable. Un dimanche ensoleillé... des amis qui arrêtaient la circulation le temps de recouvrir les plaques de peinture et de les imprimer sur de grandes feuilles de papier dessin... les gens qui sortaient de leurs voitures, d'abord un peu furieux puis tout étonnés et intéressés devant le résultat.

*Je suis devenu grand-père, ce qui a développé chez moi des tendances «Gepetta» qui ont coïncidé avec le don d'un vieil établi que m'a fait un ami.
J'ai bricolé pas mal de jouets...
Je ne sais pas si je vous ai intéressée, chère Lucie, mais voilà ce que je peux dire de mon éventuel «jardin secret».*





22 avril 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Loire

Cher Yvan,

Merci pour tout ce que vous me confiez malgré vos airs.

J'ai compris, je ne me laisse plus prendre.

Vous avez fabriqué des jouets pour vos petits-enfants.

Mais n'en avez-vous pas fait aussi pour les grands ?

Ne faites pas celui qui ne comprend pas.

Je SAIS que vous faites des radeaux. Dans vos albums et dans la réalité.

Je SAIS que vous naviguez régulièrement sur la Loire.

Mais je ne SAIS pas pourquoi. Me le direz-vous ?

LC



Tours, le 25 avril 2014

Chère Lucie,

L'inquiétude que j'éprouvais, au début de notre correspondance, d'être pour vous un inconnu s'inverse à présent... Voilà que vous SAVEZ ! Vous savez que je navigue sur la Loire, ce qui n'a rien à voir avec le livre de jeunesse.

Serais-je, depuis le début de cette correspondance, le jouet d'une Mata Hari belge ? Mon orgueil démesuré (qui n'a d'égal que ma modestie pathologique, au point que je me demande parfois s'il n'y a pas deux personnes en moi) m'a fait considérer comme naturel d'être honoré d'un « Tout sur votre auteur préféré ». Or peu d'auteurs l'ont été jusqu'à présent, et non des moindres. Ma modestie, qui revient au galop, me dit qu'il y a maldonne, que me voilà tombé dans quelque piège dont le but m'échappe...

Quoique... La Loire est si présente dans beaucoup de mes livres que vous pouvez deviner que je la connais bien. Et je suis l'auteur préféré d'un public qui me témoigne son amitié, me prouve sa connaissance de mes livres dans des salons, des bibliothèques... Est-il très nombreux, ce public ? Je ne peux l'évaluer. Il me suffit amplement, je n'en changerais pour rien au monde.



Le paragraphe précédent ne vous froissera pas, puisque vous ne vous laissez plus prendre par «mes airs». Disons que vous n'êtes pas une espionne.

J'aime la Loire. Je l'ai découverte grâce à Nicole, «ligérienne» de naissance, qui m'a emmené sur les bords du fleuve. Ses parents possédaient des canoës, dont un «canadien» fait de fines lattes de bois précieux, une merveille. Elle m'a initié aux subtilités des petits coups de pagaie qui permettent de se diriger, de virer de bord, d'éviter un obstacle...



J'ai quitté sans regret, je dois l'avouer, Vichy, ses hôtels compassés à l'abandon, et ses eaux de source «Châmel», des Célestins ou «de l'Hôpital», pour les vins de Vouvray, Montlouis, Bourgueil, Chinon.... J'avais des copains, mais...

L'allier, jolie rivière, n'a pas la majesté de la Loire, ni ses îles. La plupart des descriptions du fleuve se font depuis les berges. Il faut être sur les îles.



Un groupe d'amis (nous étions 8), dont je faisais partie, a effectivement descendu la Loire à bord d'un radeau de 8 mètres de long sur 4 mètres de large, mais (vous ne SAVEZ PAS TOUT, Lucie) je n'ai pas participé vraiment à sa construction. Bricoler des jouets improbables avec une scie, deux limes, un marteau, des clous et tout un stock d'objets récupérés (un morceau de vieux peigne en métal peut servir de calandre à une voiture de sport du genre Austin Healey), cela n'a rien à voir avec la construction pensée, calculée, solide, d'une chose plutôt volumineuse, démontable pour le transport, qui doit flotter, ne pas se désintégrer dans l'eau... Pour ce genre de travail, je serais plutôt le gars qu'on éloigne prudemment des perceuses et des scies circulaires.

Le radeau, avec un ami, comme moi peu «Black & Decker», nous l'avons peint. Et qu'avons-nous peint ? Le carré noir et le cercle noir de ce bon vieux Kazimir. Le cercle parce que nous sommes partis au bout d'une nuit de «lune noire» et le carré en réaction contre toutes les représentations «aquarellées» de la Loire.

Après cette aventure collective, nous avons fait un livre, qui en fut une autre. Il existe sous le nom de «Le radeau livre ou la Loire à la paresseuse». On peut le déployer, ses pages sont collées «en accordéon», ce que les imprimeurs appellent un «Leporella». Peut-être l'avez-vous eu par miracle entre les mains, ce qui expliquerait votre mail sachant tout de moi.

Bien à vous,

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'Yvan M...'.



Comme il raconte bien tout à coup. Yvan Pommaux serait-il l'homme des enthousiasmes, derrière les airs qu'il se donne ? J'ai un peu de peine à l'imaginer debout sur un radeau, mais l'image m'amuse beaucoup.

30 avril 2014

De: Lucie Cauwe

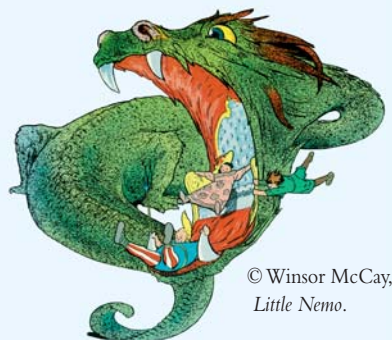
À: Yvan Pommaux

Objet: *Little Nemo*

Cher Yvan,

Quel navigateur enthousiaste vous faites. Ne seriez-vous pas l'homme des enthousiasmes, au fond ? Déjà cette brochure...

Je suis aussi persuadée qu'il y a des illustrateurs d'hier que vous avez adorés, qui vous ont peut-être influencé et dont vous collectionnez sans doute l'ensemble du travail. Je pense à Winsor McCay, le créateur de *Little Nemo*. Mais c'est facile, on retrouve l'ambiance de l'Américain dans votre *Tout est calme* !.



© Winsor McCay,
Little Nemo.

Il y a peut-être d'autres artistes qui ont influencé l'homme du noir que vous êtes ? Dites-moi et je vous promets de bientôt vous laisser tranquille.

LC



Tours, le 2 mai 2014

Chère Lucie,

Me laisser tranquille ? Mais vous ne m'ennuyez pas du tout, Lucie. Je pourrais poursuivre cette correspondance pendant des siècles. Il nous faut l'interrompre pourtant, pour rester dans les sages limites d'un « Tout sur votre auteur préféré ». Mes influences ? Sendak et Lobel, bien sûr, qu'on m'a montrés en exemple à l'école des loisirs, que j'ai admirés et consciemment essayé d'imiter.

D'autres auteurs et dessinateurs, de façon plus inconsciente, ont peut-être compté davantage : Winsor McCay, oui, comme pour un grand nombre d'illustrateurs. Mais je pense aussi à d'autres auteurs de BD de la même époque, comme Billy DeBeck et son délicieux Barney Google, harcelé par une impayable « vamp » française qui l'appelle sans cesse « Google-eyes » ! Et, par-dessus tout, « Krazy Kat », BD qui concentre la psychanalyse entière dans le trajet d'une brique (ZIP !) lancée par un rat-souris teigneux sur l'occiput d'un chat-chatte qui adore ça, sous l'œil égaré d'un brave chien-flic qui n'y pige que dalle.

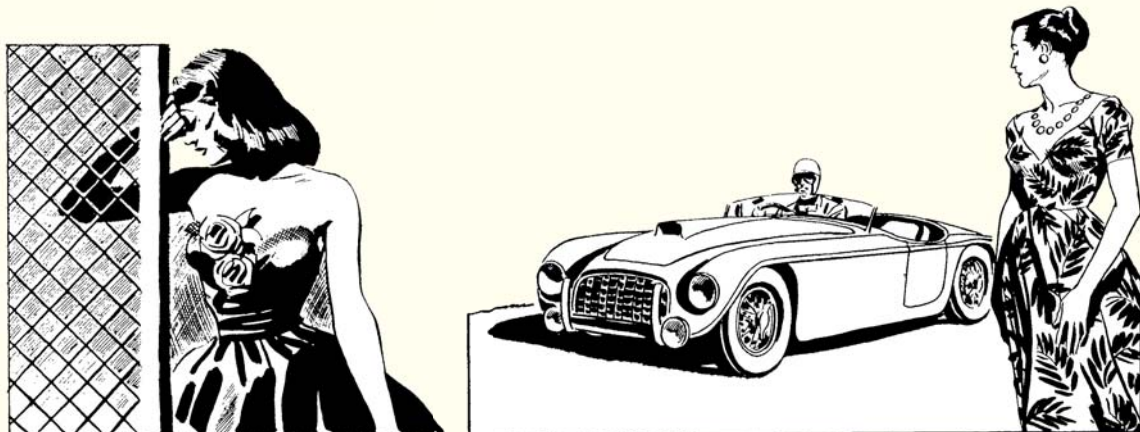
Toutes ces BD sont des découvertes d'adulte. Enfant, j'ai lu « Pépito », avant d'attaquer la lecture « sans images ».



© À gauche : Bill Blackbeard & Martin Williams, *The Smithsonian Collection of Newspaper Comics*.

© À droite : Bill Blackbeard, *Herriman, the complete full-page comic strips. 1927 through 1928. "Love Letters in Ancient Brick"*.

Dans le registre d'un dessin non caricatural ou très peu, je crois être influencé par Alex Raymond. Alex et ses belles créatures «haute couture»... L'élégance, la classe, un trait fluide qui semble tracé sans effort. Comment ne pas perdre l'esquisse en passant au dessin final? En rester à l'esquisse? Non. Elle n'aurait plus de sens.

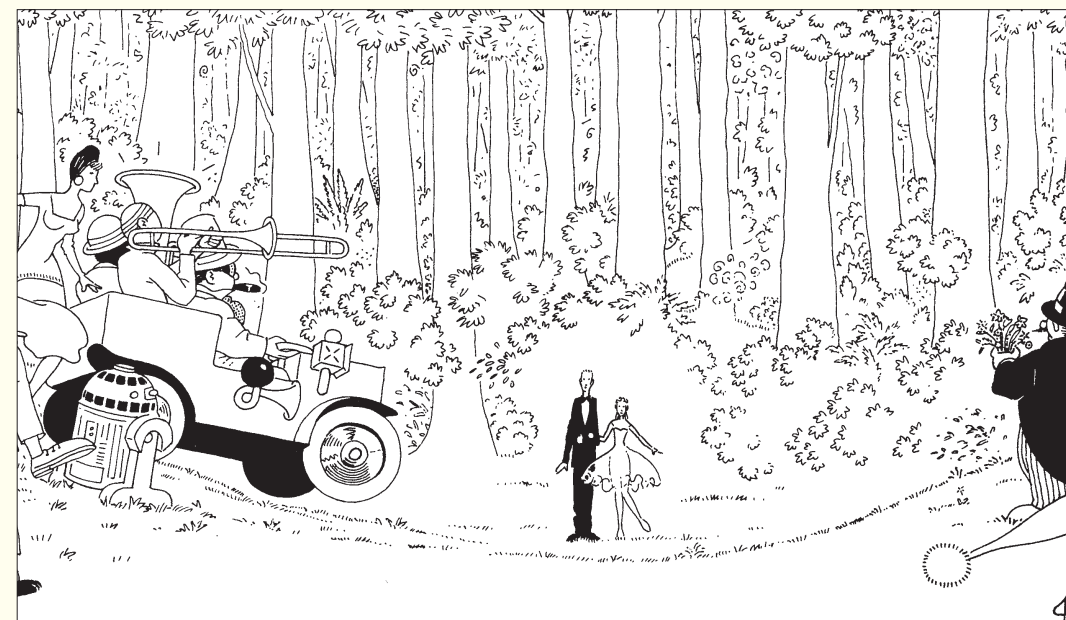
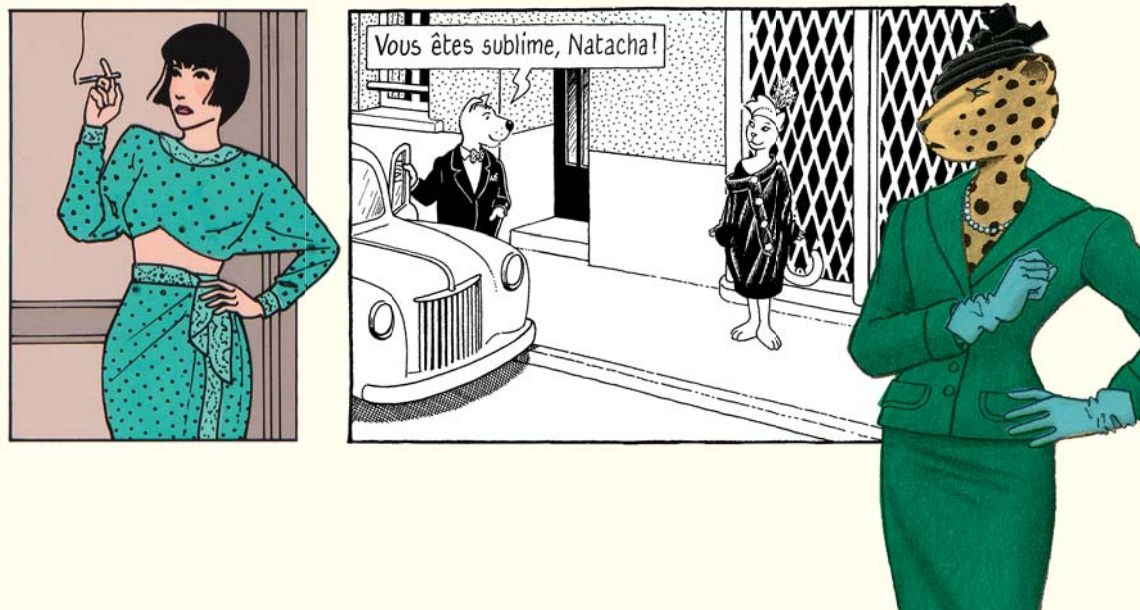


© Alex Raymond, Rip Kirby, tomes 8 et 9, Glénat.

Les influences conjuguées de Winsor McCay et d'Alex Raymond sont évidentes sur ce carton d'invitation à un mariage: celui de ma fille Louise et de Christophe Ylla-Somers, futur historien. Quatorze ans plus tard, lui et moi ferons ensemble «Nous, notre Histoire».



© Winsor McCay, Little Nemo, Pierre Horay.



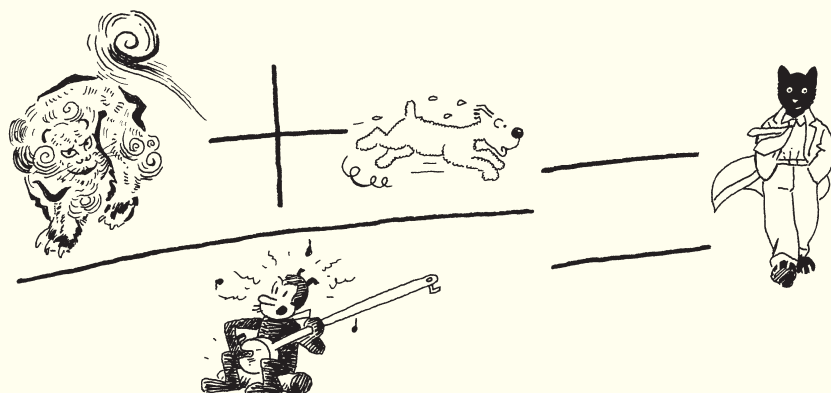
J'aime aussi, mais, là, ne parlons pas d'influences, qui seraient trop écrasantes à assumer, les dessinateurs d'estampes japonais, surtout Hokusai, et l'enlumineur français Jean Fouquet.

Moins pour ses dessins (admirés quand même!) que pour son sens de la narration, je ne dois pas oublier Hergé. La longévité de «Tintin» ne peut s'expliquer autrement: un sens aigu de la narration en images, avec un «casting» idéal, un suspense au bas de chaque page, que nous tournons avidement, une grande place laissée à l'imagination du lecteur entre deux cases, sans nuire à la fluidité des situations, alternativement drôles et dramatiques, pistons bien huilés d'un moteur à deux temps qui fait implacablement avancer l'histoire.

Pas d'Art chez Hergé, que la question tourmentait pourtant, puisque son dernier album (heureusement?) inachevé devait s'appeler «Tintin et l'Alph-Art».

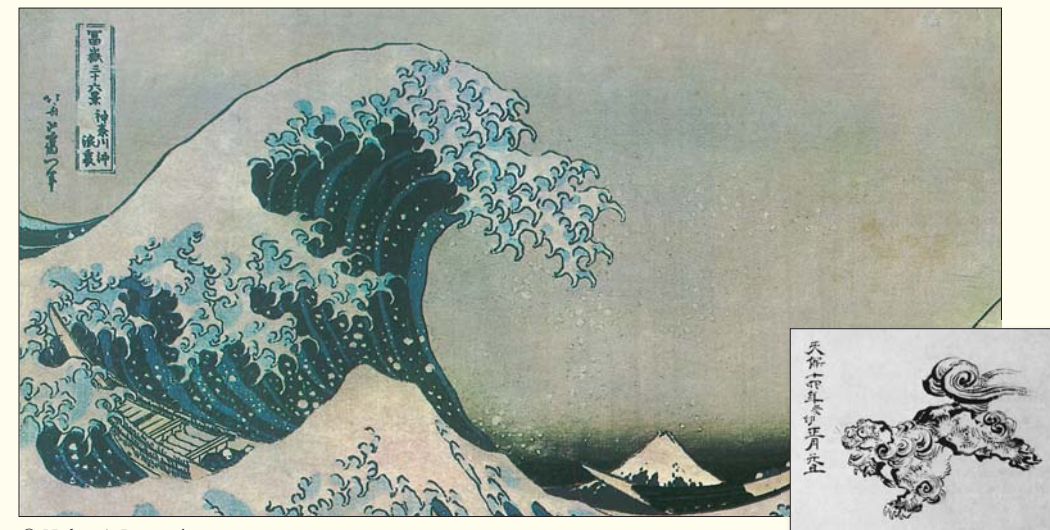
Au bout du compte, j'aimerais que puisse exister cette impossible équation:

Hokusai + Hergé / Herriman = Pommaux.



Deux précisions avant de conclure:

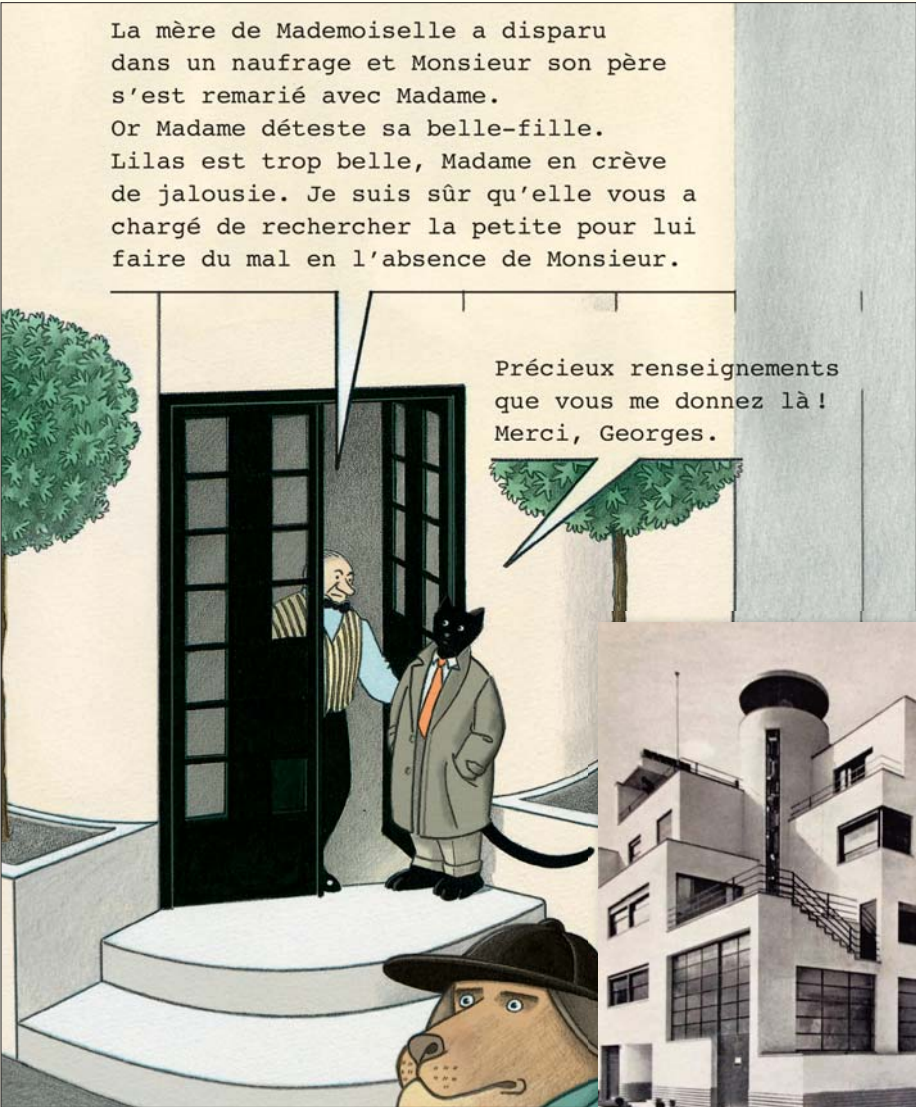
1. Une influence confinant au plagiat s'appelle un hommage.



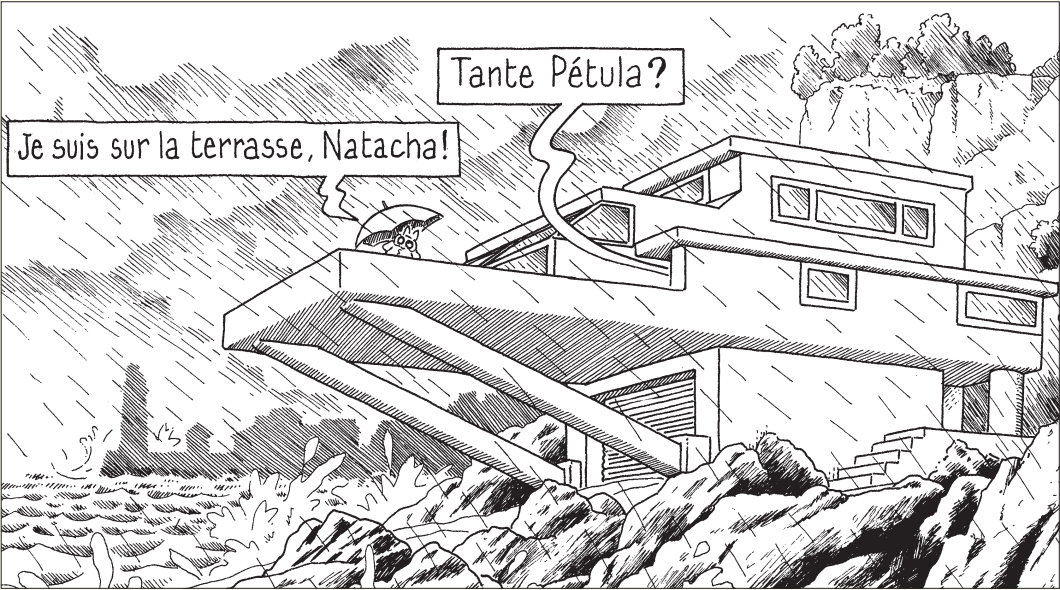
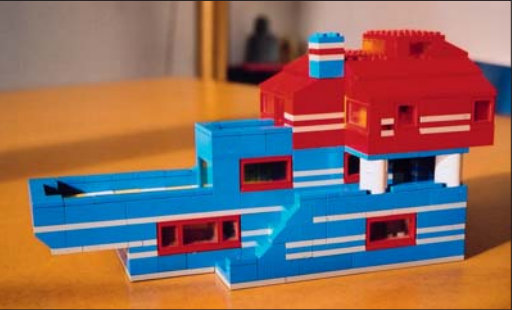
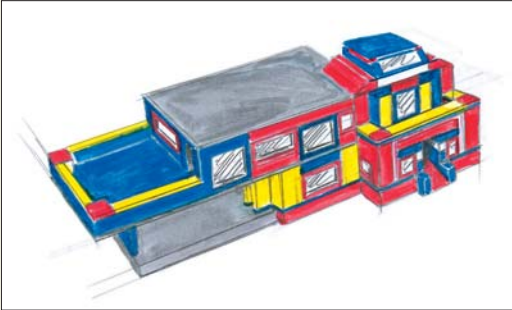
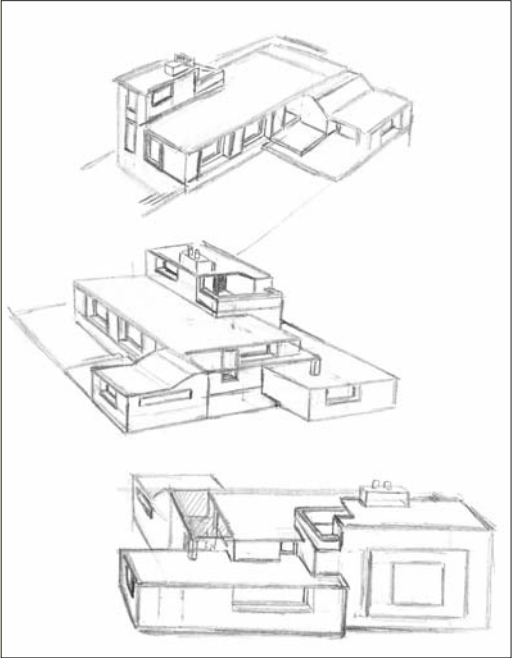
© Hokusai, La grande vague.



2. Souvenir de mes années «magasins»? Je subis aussi des influences architecturales diverses:



À droite: Maison rue Mallet-Stevens à Paris (1926)
© 1931, Léon Moussinac, Mallet-Stevens, éditions Georges Grès et Cie.

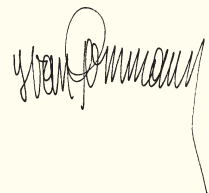


Voilà, j'ai essayé de répondre le plus honnêtement possible à vos questions, ma chère Lucie. Qui cela va-t-il intéresser ? Je me le demande, mais je suis ravi de m'être prêté à cet exercice. J'espère vous rencontrer un jour.

Le jeu était que vous m'interrogiez, pas l'inverse, pourtant une question me taraude : qui est votre auteur préféré ?

Je me permets de vous embrasser.

Bien à vous.



Trialalalère ! Lulu est libérée. Tout paraît désormais calme...

5 mai 2014

De: Lucie Cauwe

À: Yvan Pommaux

Objet: Deux aveux



Cher Yvan,

Vous me faites rire avec votre dernière question. Dont vous connaissez bien évidemment la réponse.

Cette nouvelle brochure dans la collection « Tout sur votre auteur préféré » s'achève et sa réalisation m'a enchantée, finalement. Mes craintes initiales étaient donc infondées. Je pense que vous cachiez bien votre jeu. Que vous m'avez bien eue ! Mais que ce jeu m'a beaucoup amusée ! Puis-je vous faire un aveu, cher Yvan ? L'intervention de Nicole m'a rassurée.

Et un autre ? Je pense que le vouvoiement n'est plus de mise entre nous.

Cher Yvan, je te dis grand merci pour tout. Le noir, le blanc, les couleurs qui ne sont pas les tiennes, la ligne claire ou pas, le dessin ou l'art. La Loire et les arbres. Les animaux et les humains. Ton œil sur les choses, ton œil sur la vie. Ton souci de faire toujours au mieux et ton attention à transmettre. Et ton humour.

J'espère te rencontrer un jour car je pense que nous pourrions bien nous amuser.

Et je t'embrasse bien fort, à la belge.

Lucie



*Voilà. Cette fois-ci, c'est fini.
Quelle aventure que cette brochure !*

Merci Arthur.

*Depuis longtemps, je guettais Corbillo derrière chaque corbeau.
Cela fait des années que j'ai l'idée d'appeler mon prochain chat noir
John Chatterton. Aujourd'hui, je ne regarde plus les plaques d'égout
du même œil. Et c'est un hommage, pas un ricanement, cher auteur.
Ni les grands récits mythologiques – j'étais déjà réjouie par sa relecture
des contes. Aujourd'hui, j'attends avec impatience la sortie du nouvel
album Nous, notre Histoire.*

*Maintenant, je vais téléphoner à Arthur Hubschmid de l'école des loisirs.
Zut, c'est l'heure du déjeuner...
Je colle un Post-it sur mon ordinateur : « Appeler Arthur ».*





MOI, JE NE VEUX PAS M'ENNUYER !

Conversation entre Yvan Pommaux
et Arthur Hubschmid, éditeur à l'école des loisirs
Mai 2014

Arthur Hubschmid : Tu es né à Vichy, si j'ai bien lu Avant la télé ? Et d'ailleurs tu es né aussi avant la télé.

Yvan Pommaux : Exact.

Ton père avait un métier curieux, non ? Je ne m'en souviens plus très bien...

Il a été ébéniste au début, et puis il a fait une formation professionnelle accélérée pour devenir metteur en plans dans des installations de magasins.

C'est une sorte d'architecte d'intérieur ?

Non. Il mettait en plans les élucubrations des architectes d'intérieur qui travaillaient dans les installations de magasins. On pouvait facilement, à cette époque, se décréter installateur de magasins ou architecte d'intérieur. Et il fallait quand même un type sérieux pour que ça tienne debout.

Pour que les ouvriers puissent faire les travaux ensuite ?

Oui. Et il fallait aussi un type qui dessine le magasin en perspective, tel qu'il serait dans la rue, pour montrer au client ce que donnerait son magasin. C'était mon premier métier.

Ah oui ! Et, dans les années 1950 donc, ta mère elle est... ?

Ma mère est demoiselle du téléphone. Comme dans le sketch de Fernand Raynaud, « Le 22 à Asnières ». Je l'ai mis aussi dans *Avant la télé*, ça : on voit ma mère en train de téléphoner, de planter les fiches dans un tableau...

Tu as des frères et sœurs ?

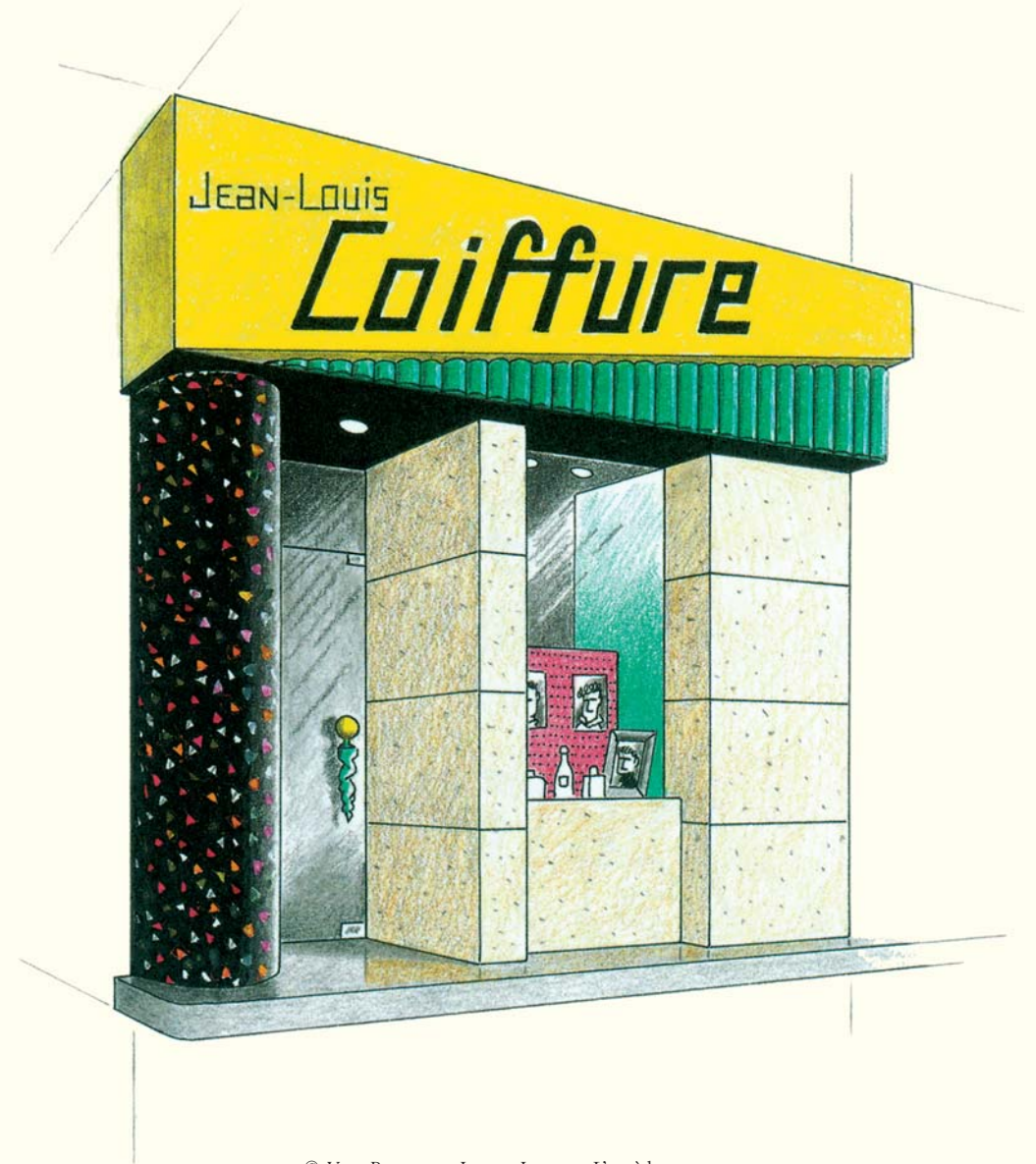
Non.

Fils unique donc. Et vous habitez dans un appartement ou une maison ? Au milieu de Vichy ?

On avait un tout petit appartement, dessiné lui aussi dans *Avant la télé*, au troisième étage d'une maison que le propriétaire habitait également. Maintenant, c'est une maison qui appartient à une seule famille, mais, à l'époque, plein de locataires vivaient là, dans une promiscuité étouffante. Il y avait un water commun sur le palier à chaque étage.

Vous n'aviez pas beaucoup d'argent ?

Non, très peu.



© Yvan Pommaux, « Images Images », L'art à la page.

Les demoiselles du téléphone et les dessinateurs de plans, ça ne gagne pas beaucoup ?

Non. Mais, en fait, c'était l'époque «ébéniste» de mon père, profession qui était en plein déclin, parce qu'on allait vers le mobilier industriel.

Tu as de bons souvenirs de ton enfance ?

Je me rappelle une anecdote. Je joue avec une petite copine dans un chantier en construction. Elle tombe à la renverse et sa jupe remonte. Je fais : «Clic! Photo!» Elle ramasse une brique et elle me la balance en pleine tronche! J'avais un coquard énorme. Je vais à l'école comme ça. Il y avait l'école de filles et l'école de garçons. Sa mère était instit dans l'école de filles. Mon instit me demande ce que j'ai. Je lui mens, je lui raconte n'importe quoi. Je sors avec mon coquard. La mère de la fille m'attend à la sortie et me met deux baffes bien appuyées. Un aller-retour.

Ça te fait deux coquards !

Non, les baffes ne causent pas les dégâts de la brique, mais elles aggravent le coquard initial. Et, entre-temps, elle avait prévenu mon père qui, quand je suis rentré à la maison, m'a collé une trempe! Tu vois un peu? Ça, je m'en souviens bien! Ça m'a dégoûté de la photographie.

Tu as de la chance, tu aurais pu être dégoûté d'autre chose ! Ça a bien tourné finalement... Est-ce que tu as passé le bac ?

Oui, mais je ne l'ai pas eu. J'ai eu la première partie (à l'époque ça se passait en deux parties).



Tu te souviens pourquoi tu as commencé à dessiner ?

Non, mais je sais que ça a commencé à la maternelle. Je me souviens que Mme Donjon, la maîtresse, qui portait bien son nom, mettait mes dessins au mur. J'illustrais tout, je dessinais, je dessinais...

Si Mme Donjon accrochait tes dessins au mur, c'était une récompense : des petits triomphes. C'est les dessins qui t'ont donné tes premières récompenses un peu officielles ?

Le dessin m'a servi à tout. À partir de la sixième, par exemple, j'échangeais des devoirs contre des dessins de femmes à poil.

Et tu faisais des femmes à poil selon...

... Les désirs des refileurs de devoirs. Mais je continue, tu sais ! Dans *Thésée* par exemple, j'ai fait la mère de Thésée nue. Les Américains l'ont habillée dans leur édition.

Oui, les Américains n'aiment pas les nus. Enfin, dans les livres pour enfants. Et donc, après cet échec au bac, tu as fait les beaux-arts ?

Mes parents m'avaient dit, comme tous les parents d'alors : « Passe ton bac d'abord et ensuite tu feras ce que tu voudras. » Mais, en fait, ils ne voulaient pas que j'aille aux beaux-arts. Et une fois que j'ai eu ma première partie de bac, je ne sais pas trop comment d'ailleurs... enfin... je n'étais quand même pas trop mauvais... même si, depuis la seconde, j'avais commencé à ne pratiquement plus aller en cours...

Tu faisais quoi quand tu n'allais pas en cours ?

J'allais me balader. Je m'ennuyais. Je dessinais partout où je pouvais.

C'est terrible le talent des ados pour l'ennui...

Oui, mais je ne détestais pas ça. Et donc, entre les deux bacs, mes parents ont commencé à m'expliquer que je devais être raisonnable et changer d'idée... J'ai sabordé ma deuxième partie de bac. Mais je suis quand même entré aux beaux-arts, d'abord à Clermont-Ferrand puis à Bourges. J'avais dix-sept ou dix-huit ans. C'était vers 1964.

Tes parents avaient des projets pour toi ?

Ma mère voulait que je sois « ingénieur ». En quoi ? Elle n'aurait su le dire, mais c'était un mot magique pour elle. Comme elle travaillait aux PTT, elle avait des tas de collègues. L'une d'elles s'appelait Mme Goebbels, et son fils était vachement fort. Ma mère me disait toujours : « Prends exemple sur Goebbels ! »

Quel genre de choses les profs enseignaient-ils dans les années 1960 aux beaux-arts ? C'était de l'abstraction à l'époque, non ?

Il y avait plusieurs cours. Il y avait des cours de décoration, de dessin académique, de peinture, de perspective et de design. Et j'étais dans la fanfare ! J'étais beaucoup plus assidu à la fanfare qu'à l'école.



Tu jouais de quoi ?

Du tuba baryton. Un truc qui fait...
Pom pom pom popopom pom pom.

Pom pom pom popopom pom pom.
Tu saurais toujours jouer ?

Non. Et puis, d'ailleurs, je ne savais pas en jouer. Je ne me servais pas des touches... enfin, des pistons !



Nicole faisait aussi les beaux-arts ?

Oui. Je l'ai connue à Bourges. Mais elle, elle était bonne élève. Elle a eu son diplôme.

Elle vient d'où, Nicole ? Elle est de Bourges ?

Non, elle est de la Touraine. C'est pour ça qu'on habite en Touraine maintenant.

D'accord. À Bourges, tu rencontres Nicole, et vous tombez rapidement amoureux ?

Oui.

Pourquoi vous êtes venus à Paris ?

Monter à Paris, c'est ce qu'il fallait faire à l'époque.

Je me souviens qu'au départ tu es venu avec plusieurs copains, vous étiez deux ou trois, non ? Tu avais des amis ici ?

J'avais des amis à Paris, oui. À cause d'une copine qui connaissait Untel qui connaissait Untel, j'ai d'abord trouvé du boulot dans un magasin de meubles, qui mélangeait le moderne et l'ancien, rue Bonaparte.

Comme vendeur ?

Oui. Ils avaient aussi une succursale à Saint-Tropez. J'y ai fait une saison.

Et tu as vendu des trucs ?

Oui, oui. J'ai vendu des trucs à des vedettes même ! Je me souviens d'un mec, dans le magasin, disant à Gilbert Bécaud (un chanteur d'alors), pour le vexer : « Tu crois pas que ton yacht tiendrait sur celui de Yul ? »... Yul Brynner, la star chauve...

Tu vendais quel genre de trucs ?

La chose qui avait le plus de succès chez eux, c'était un stock de chaises en métal de l'armée des Indes qui pouvaient devenir des lits. Dessus, ils mettaient des coussins en cuir ou en peaux de bêtes, pour que ça coûte bien cher. Ils vendaient aussi des peaux de tigres, des meubles de différentes époques qui avaient toujours un aspect moderne / ancien.

Tu es resté combien de temps ?

Pas longtemps. Le temps de voir des choses. Je me souviens des deux dames qui étaient propriétaires. L'une d'elles était avec un diamantaire. Quand on est partis pour Saint-Tropez, eux devaient passer par la Suisse et moi, j'ai descendu une petite bagnole remplie à ras bord par la N7... Je n'ai pas cherché à savoir ce que je transportais. Je me souviens d'être monté chez le diamantaire par un ascenseur privé... Tout ça m'avait beaucoup impressionné.

Sinon, à Saint-Tropez, je vendais, mais je décapais des meubles aussi. Ils achetaient des meubles qu'ils revendaient archidécapés, tout blancs. Et dans la supermaison de Saint-Tropez, il y avait un homosexuel qui rôdait. C'était le parasite, l'amuseur. Dans un film tu dirais : « C'est pas vrai ! »

Il était toujours en robe de chambre chamarrée et vivait aux frais de la princesse. Le soir, il tchatchait beaucoup et tout le monde était content. Les jours de décapage, il n'y avait plus que lui et moi... et il me tournait toujours autour (mais sans espoir, il l'a vite compris). Il me disait qu'on était du même côté de la barrière. Tous les deux, on se tapait des boîtes sorties du Frigidaire, genre caviar ou foie gras (l'une des dames était du Sud-Ouest).

Comment tu as perdu ce beau boulot, quand même assez amusant ?

Je ne m'en souviens pas.

Et tu avais des projets de carrière ?

Non, j'étais complètement insouciant. Les choses arrivaient comme ça. Quand je ne trouvais pas de boulot dans mes cordes, j'allais chez Manpower pour du travail temporaire. À l'époque, il n'y avait pas de chômage. Il suffisait d'aller faire la queue le matin, et ils te filaient un boulot de un jour, deux jours, trois jours, une semaine... C'était surtout des boulots de manutentionnaire, mais moi ça m'allait tant que je gagnais un peu d'argent. Je logeais chez des copains... Par contre, je ne me souviens pas d'un sac ou d'une valise... Pourtant je devais bien avoir de quoi me changer... J'habitais quinze jours chez les uns, une semaine chez les autres... Salut, Jackson, Odile, Loïc...



Nicole n'était pas à Paris ?

Elle est venue à Paris. J'ai aussi squatté chez Nicole, mais c'était dur parce qu'elle était avec une copine dans une chambre de bonne minuscule, boulevard Suchet. Après, elle a eu un appart à elle, rue de Naples. Je cherchais du boulot. J'avais mon carton à dessin, le classique, le vert moucheté de noir... Dans les petites annonces, un jour, il y a eu Max Weber et Grolier International. Et là, c'est peut-être toi qui vas m'apprendre comment je suis passé de Grolier International à l'école des loisirs, parce que, moi, je ne m'en souviens plus.

Ça, je m'en souviens très bien. Le fameux Max Weber était suisse. Grolier était une maison d'origine américaine qui éditait des dictionnaires. Cette maison s'était mis en tête de fabriquer un concurrent au Larousse, en dix volumes. À l'américaine, ils ont mis en place des bureaux, avec des rédacteurs, des dessinateurs, des fabricants... Max Weber a été engagé comme directeur artistique de cette maison et de ce dictionnaire. Il a alors recruté des gens, dont toi, comme illustrateurs. Le service graphique de l'école des loisirs fournissait alors des illustrations à Grolier International, en tant que contractuel. Pendant deux ou trois ans, nous avons réalisé semaine après semaine des illustrations, des plans, des dessins. Un jour, Max Weber est entré en dissidence avec un de ses copains qui était rédacteur en chef là-bas. Les deux n'étaient pas contents parce que le directeur ne leur plaisait pas et ils voulaient le remplacer. Le malheur, c'est que la direction américaine n'a pas apprécié cette initiative et elle n'a pas remplacé le directeur, mais le rédacteur en chef et le directeur artistique. Ils ont donc été virés et Max Weber m'a gentiment expliqué que tu étais très bon et que je devrais te récupérer.

Ah bon ?

Oui. Alors, je t'ai engagé.

À l'époque, tout m'arrivait comme ça. Je ne posais aucune question, et je n'ai jamais su comment ça s'était passé exactement... mais je trouvais ça normal. Alors que je ne savais absolument rien faire.

Tu savais dessiner quand même.

Un petit peu, oui.

Ce que tu faisais me plaisait. N'oublie pas que nous étions tous en train d'apprendre...

J'avais le sentiment d'être un joker : de temps en temps, on me donnait un petit boulot à faire, un petit cul-de-lampe à dessiner. J'ai appris la mise en page avec Jürg*, le sage, le patient, avec qui je me suis lié d'amitié, comme plus tard avec Marcus**. Toute l'équipe était suisse, avait une solide formation et me regardait avec sympathie, mais un peu comme une anomalie. Et puis il y a eu l'*Alphabet* de Sonia Delaunay, sur lequel tous planchaient sans succès, par inhibition je crois (il ne fallait pas s'approcher trop près des motifs tracés par la grande artiste). En désespoir de cause, tu m'as demandé d'essayer, et j'ai proposé, en toute irresponsabilité, une maquette de mise en page tonitruante en gros caractères empiétant sans vergogne sur les dessins, qui a emballé le commanditaire. Mon prestige a grimpé en flèche à ce moment-là...

* Jürg Roth, maquettiste puis directeur artistique.

** Marcus Osterwalder, éditeur de la collection « Archimède ».

Pourtant je n'avais pas été fichu de réaliser ma maquette impeccablement en Letraset. C'est Elisabeth* qui s'en était chargée.

On est en quelle année là ?

1970-1971.

Donc tu étais à Paris depuis quatre, cinq ans ?

Ah non, pas tant.

*Ah oui, c'est vrai, tu as fait ton service militaire !
1968 t'est passé par-dessus la tête. C'est dommage,
tu aurais fait un bon soixante-huitard.*



Eh oui... Et pendant le service militaire, en 1968, j'étais du côté de Baden-Baden, à Pforzheim.

Sous les ordres du général Massu !

Oui. Je l'ai vu de très près, ça faisait froid dans le dos. Il avait une tête terrible. À Pforzheim, ils nous formaient au combat de rue pour aller...

...Oui, en Algérie.

Non, à Paris ! Pour les étudiants ! L'Algérie, c'était fini. Je voyais, à ma grande stupéfaction, tous les mecs s'entraîner gaiement au combat de rue.

* Elisabeth Schwann, maquettiste.



Je suis allé voir le capitaine qui avait l'air le moins idiot de tous, pour lui dire : « Il y a un truc qui ne va pas... Moi, c'est mes amis qui sont dans la rue là-bas. » Et il m'a répondu : « Pommaux, nous n'y sommes pas encore. Calmez-vous. Nous verrons bien. » Finalement, on n'y est pas allés.

*Oui, Massu avait dit au Général qu'il fallait régler ça autrement, je crois.
C'était combien de temps le service ? Un an, deux ans ?*

Deux ans. C'était vingt mois à l'époque. J'ai une anecdote marrante à Pforzheim... De là-bas, c'était pratiquement impossible de venir en permission chez soi, parce que, pour une permission de soixante-douze heures, tu en passais les trois quarts en train, avec des tas de changements. Des trains de soldats : viande soûle, vomi, puissante odeur de pieds, poussière de charbon, escarbilles...

Donc, j'avais plutôt tendance à rester là-bas, et je ne m'y trouvais pas si mal parce qu'il y avait une boîte de jazz où j'allais le plus souvent possible. Un soir, je voulais absolument y aller, mais j'étais puni. Alors, pour la première fois, j'ai fait le mur, sans me poser trop de questions sur la façon dont j'allais rentrer à la caserne le soir. La caserne était sur une hauteur... où un cyclone était passé et avait détruit le mur de la caserne, pendant que j'étais en bas, en ville.

C'est les trompettes de Jéricho !

Tu ne le crois pas ? Recherche Pforzheim, tornade, 1968 sur Internet. Il y a même un petit film. On voit un homme de dos qui marche au milieu des dégâts, et qui pourrait être moi. En effet, quand je suis revenu la nuit, j'ai commencé à gravir la colline et j'ai vu des branches, et puis un arbre,

des pierres, des gens, des bagnoles à l'envers, des ambulances... Au milieu de ce désordre, je suis rentré tranquillement parmi les gravats, sans avoir à escalader le mur. J'ai trouvé que le monde était bien fait : je devais franchir un mur, et il avait été détruit dans la nuit !

Deux ans plus tard, tu quittes l'armée, tu reviens à Paris et tu rentres chez Grolier ?

Oui, et Nicole avait du boulot. C'était du sérieux avec Nicole, là. On avait un petit appartement au métro Falguière. C'est à ce moment-là que je suis rentré chez Grolier. Pour l'entretien, il y avait plein d'autres gars qui attendaient dans une sorte d'antichambre.

J'ai fait la connaissance de Max Weber, et s'il m'a embauché, c'est grâce à Saul Steinberg. Il avait mis en page *Derrière le miroir de Steinberg*, à la galerie Maeght. J'étais un grand fan de Steinberg, et les autres gars, qui avaient fait des études et avaient ce qu'on appelait un « book », ne connaissaient pas Steinberg. Donc, j'ai gagné. Le SMIC à l'époque devait être à 800 balles. Max Weber m'a dit : « Je vous embauche. Combien voulez-vous ? » Moi, je me disais : « Ce mec m'a à la bonne, je vais la lui jouer à l'américaine ! » Et je lui ai demandé 900 francs ! Il m'a répondu : « C'est pas assez », et il m'a filé 1 200 francs. Je suis rentré riche à la maison ! Champagne et tout !

Quand tu es rentré de Pforzheim, tu es allé directement chez Nicole ?

Je ne sais plus exactement... Peu après en tout cas. Et puis je venais d'être embauché à 1 200 balles ! On était carrément riches. Un peu plus tard, quand j'étais déjà au service graphique de l'école des loisirs, on a fait un bébé, Jeanne. Avec le bébé, c'est devenu impossible à Paris. On est partis.



Attends, attends. Revenons un peu en arrière. Quand on a commencé à bricoler dans le livre pour enfants, est-ce que ça t'a stimulé ?

Oui, bien sûr !

Tu trouvais ça marrant de faire des livres pour enfants ?

Je voulais surtout dessiner, à tout prix. J'avais déjà placé des dessins dans des journaux (dans *Le Nouvel Adam* – alors rival de *Lui* –, *L'Auto-Journal*, des horoscopes, des illustrations d'articles, dont quelques-uns dans *La Nouvelle Critique*, un magazine classieux du PC).

Tu te souviens comment on a commencé ?

Oui. Il y a donc eu le bébé. On a eu un accident aux Gobelins avec le bébé dans la 2 CV, c'est là qu'on a décidé de partir. On est d'abord allés à Vichy. Tous les ans, tu me filais les cahiers de vacances, ce qui nous faisait déjà un petit apport, et puis d'autres boulots...

Oui, tu illustrais des livres de mathématiques.

Et, ayant vu, entre autres, *Max et les maximonstres* de Sendak, je me suis dit : « On se connaît, j'ai mes entrées dans cette maison, je vais essayer de faire des livres pour enfants. Parce que, si je fais ce métier, je dessinerai tout le temps. » Voilà comment ça a commencé.

À cette époque-là, l'école des loisirs n'existait que depuis quatre ou six ans. On mettait « l'école des loisirs » sur les livres pour enfants et « éditions de l'école » sur les livres

scolaires. Les livres scolaires alimentaient 95 % de notre travail. Les livres pour enfants représentaient 5 % de notre activité, mais c'était évidemment la partie la plus amusante.

J'ai vu les premiers. *Les quarante voleuses*.

Oui, un grand échec commercial ! Tu te souviens du premier livre que j'ai publié de toi ?

Tu m'as confié l'illustration de comptines de Jacqueline et Claude Held, *Hamster rame* et *Lune vole*. Et après, j'ai apporté des choses qui ne convenaient pas, mais tu as fini par éditer un livre pas possible qui s'appelait *La fête du printemps*, dans la collection «Renard Poche» ou «Joie de lire». En dernière page, Philippe Dumas faisait une petite BD. Les personnages de mes premiers livres étaient une bande de petits animaux dans une clairière : il y a eu aussi *Claquila*, *Krok* et *Porképik* et *Louise écureuil fait une découverte*.

Tu te souviens des histoires ?

Claquila, *Krok* et *Porképik* était une histoire sur le racisme. Il y avait déjà un peu Corbillo en gestation là-dedans, avec un corbeau facteur, le castor qui était un rigolo... Le hérisson avait des cousins qui devaient venir de loin pour le voir, un crocodile, un toucan et un porc-épic. La petite communauté s'est alors divisée entre racistes et non-racistes.

Et à la fin, tout le monde est convaincu que même un crocodile peut être gentil ?

Oui.

Mais là, ce ne sont pas encore tout à fait des albums. Ce sont des livres pour les 7-8 ans. Tu as écrit tout de suite les textes ? Parce que tu dessinais, ça d'accord, tu étais dessinateur. Mais raconter des histoires, comment ça t'est venu ?

C'est toi qui m'as dit qu'il fallait aussi essayer de raconter les histoires, comme faisaient Sendak ou Lobel.

Ça semble logique. Mais pas tous les gens à qui je dis ça y arrivent. Comment tu as compris qu'il fallait des héros, des événements... ? En étudiant Ungerer, Sendak, Lobel ?

Oui. Je regardais un peu ce qu'ils faisaient. Surtout Lobel et Sendak. Ungerer, je le sentais moins bien. Ce qui me plaisait moins chez Ungerer, c'était le côté qui se voulait un peu agressif et un peu subversif. Et, sans savoir pourquoi, il y avait quelque chose qui m'énervait là-dedans, que je ne trouvais pas chez Sendak ni chez Lobel – ou alors, chez Sendak, pas d'une façon affichée. Ça me plaisait plus. Le dessin aussi.

Oui, tu aimais bien les petits traits de Sendak.

Oui, les hachures !

Est-ce que tu te souviens du premier album qu'on a fait ensemble ?

Il s'appelait *L'Aventure*. Trois enfants entraient dans une affiche comme dans le miroir d'*Alice au pays des merveilles*...

Et il y avait aussi une panthère...



Oui. Il y avait tout ! Je crois qu'on fait tous ça : on met tout dans le premier livre. C'était un gros mélange de tout. D'une page à l'autre, il leur arrivait plein de choses.

Tu sais si ç'a été un succès ou pas ?

Non. Je trouvais déjà miraculeux d'être publié... et je trouve toujours ça un peu miraculeux d'ailleurs. Tous les matins, je me réveille en trouvant ça merveilleux de me mettre à une table à dessin, d'inventer des histoires et que ça me rapporte des sous.

Quand tu as réalisé que ton métier était de faire des livres pour enfants, comment tu as vécu cette insécurité ? Parce qu'un auteur travaille à son compte, et si ses livres ne marchent pas, ça s'arrête. L'éditeur ne sera probablement pas enclin à continuer.

Assez tôt, je suis aussi allé voir Bayard, qui payait d'un côté pour la publication dans la presse et de l'autre pour un album éventuel. Ça m'a bien aidé.

Et tu as publié quoi chez eux ?

Marion Duval.

Tout de suite ?

Tout de suite.

Dans le fond, à l'origine, tu voulais faire des BD ?

Pas forcément.



Mais tu as toujours été un peu bédéiste ? Tu lisais des BD ?

Non, je n'étais pas lecteur de BD, à part *Pépito*, une petite BD de gare que j'aimais bien. Je n'étais même pas lecteur de *Tintin*. Mais quand on est dessinateur et qu'on raconte une histoire, tout ce qui est du domaine de la description, on le met dans le dessin ; pour le texte, il ne reste plus que le dialogue. Et ça, c'est la bande dessinée. D'ailleurs, j'ai fait des bandes dessinées à l'école des loisirs sans que vous vous en soyez aperçus au départ, je pense.

Je me souviens très bien de t'avoir toujours dit que je ne voulais pas de bandes dessinées. Et un jour, tu es venu avec un album qui ressemblait furieusement à une bande dessinée mais, je pense à cause du format, du nombre de pages, du découpage et de l'histoire assez habilement adossée à des contes, tu as réussi à me le filer.

Oui. Sauf qu'avant j'avais déjà fait *Le théâtre de Corbelle et Corbillo* et *La pie voleuse*, qui sont des bandes dessinées. Je pense qu'à l'époque personne ne s'en est aperçu.

Tu as raison. Mais c'est parce que tu as su t'adresser à des enfants plus jeunes. C'était quand même le problème, parce que nous ne voulions pas ouvrir de département BD qui aurait impliqué qu'on s'adresse à des enfants de 6-7 ans.

*Quand on regarde tes livres, on voit qu'il y a deux grandes thématiques. D'abord, le couple comme sujet principal, comme dans *Corbelle et Corbillo* ou *Casse-Tout*. Ce sont assez souvent des histoires de garçons et de filles, et les raisons de leurs difficultés à se comprendre.*

Surtout dans *Corbelle et Corbillo*, dont il y a eu sept albums. C'est toujours la même histoire, d'ailleurs.



La seconde thématique, plus formelle, c'est le polar, que l'on voit dans les John Chatterton par exemple, où tu fais de la BD en t'adossant à des contes et en utilisant un détective privé. Tu lisais des policiers, non ?

J'allais au cinéma, voir tous les polars, les séries B. À Paris, j'allais tout le temps à la Cinémathèque. J'ai eu des périodes où j'allais au cinéma tous les jours.

Et tu allais voir essentiellement des polars ?

Non, mais les polars ça me plaisait.

Tu en lisais ?

Oui, aussi.

Qu'est-ce que tu lisais d'autre ?

Jeune, les livres qui m'ont marqué ont été *Les grandes espérances* de Charles Dickens bien sûr, *L'île au trésor* de Robert Louis Stevenson et les livres de la comtesse de Ségur.

Et plus tard ? Quand tu étais à Paris.

Je lisais beaucoup de polars... Et puis plein d'autres livres... comme... Heu... Oh... On dirait le gars à qui on dit: «Ça te ferait plaisir si je t'offrais un livre à Noël?» et qui répond «Non, merci, j'en ai déjà un»! Non, mais j'ai vraiment lu plein d'autres livres! Par exemple, à un moment, j'aimais



beaucoup Ismail Kadaré, qui passait pour un grand dissident. C'était LE dissident albanais. Il a écrit de très beaux livres, *Avril brisé*, *Le général de l'armée morte*... J'ai aussi bien aimé *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez.

Ça, c'est venu un peu plus tard, non ?

Oui. Sinon, j'ai beaucoup lu Isaac Bashevis Singer. J'aimais bien aussi *Manhattan Transfer* de John Dos Passos. Et un peu plus tard, Jean-Jacques Ably* m'a un peu servi de mentor au point de vue littérature. Il m'a fait découvrir, entre autres, Henri Calet, qui est devenu mon auteur fétiche... «Ne me secouez pas, je suis plein de larmes...», «Nous disions *no pasarán* alors qu'ils étaient déjà passés...».

Oui, c'est vrai que vous vous aimiez bien, tous les deux.

Oui. La grande histoire, ça a été quand vous nous avez envoyés tous les deux à une réunion en croyant faire un bon coup. Lui, c'était l'anarchiste de droite de l'école des loisirs, et moi j'étais au parti communiste.

Mais oui ! On s'était dit que ça allait donner des trucs... Et puis, penses-tu, vous étiez comme larrons en foire !

C'est mon copain de droite, et je dois être son copain de gauche. On a eu une longue correspondance, mais, sur la fin, on s'est un peu perdus de vue.

Pour revenir à tes thématiques, si on regarde le polar, on a presque l'impression que c'est le fait de pouvoir faire des BD qui t'intéresse plus que le sujet que tu racontes ?

Il faut choisir un conte dans lequel on peut introduire le détective. On ne peut pas l'introduire dans tous les contes.

Mais, la priorité pour toi, ce n'est pas le conte, mais le fait d'utiliser le conte pour que ton détective puisse agir ?

Attention ! Je respecte infiniment le conte. Les *John Chatterton* ne sont pas des pastiches. Les situations, les règles du conte sont observées. Le loup est méchant, point. Jamais je ne ferai un loup gentil ou idiot. Mais pour répondre à ta question... Ça ressemble à une échappatoire alors que je suis tout à fait sincère : c'est longtemps après avoir fait les livres que je sais pourquoi je les ai faits. Au début, c'est seulement de l'instinct, de l'intuition, et des idées, des situations, des convictions qui flottent autour de moi, qui finissent par se rencontrer et dessiner un début de quelque chose que je «sens» bien. Après, c'est le dessin, le travail qui me guide plus que je ne le guide. Mais il me semble que des tas d'auteurs s'épuisent à essayer d'expliquer ça. Nous ne pratiquons pas une science exacte, il y a un mystère de la création, et c'est ce qui en fait le sel.

Par contre, longtemps après, j'arrive à définir pourquoi j'ai fait tel ou tel livre. Par exemple, je dis tout le temps que les mythologies pour les ados sont très souvent édulcorées et que j'ai jugé utile d'en proposer des versions non édulcorées. Oui, c'est exact, mais maintenant que le temps a passé, je sais pourquoi j'ai fait les mythologies, la vraie de vraie raison : c'est justement à cause de cette histoire de subversion dans les livres pour enfants, de briser les tabous, etc. Pour les petits, on a les livres pipi-caca-boudin, qui s'appellent *Je-fais-caca-à-poil-en-bouffant-mes-crottes-de-nez* et qui sont sûrs de faire de grands succès. Mais ce n'est pas notre rôle d'apprendre aux enfants les tabous et la subversion.

* Auteur de plusieurs romans publiés à l'école des loisirs sous le nom de Boris Moissard.

Les enfants sont subversifs, excessifs. Dix fois plus que nous. Nous, on doit leur apprendre à vivre en société, pas à être subversifs. Si on rivalise de subversion avec eux, on est sûrs de perdre, ils vont toujours trouver très facilement le cran au-dessus, et ça va aller à la catastrophe. Mais tous les tabous et toutes les subversions sont dans la mythologie – la pédophilie, l'inceste... –, bien racontés, de façon que ça passe, de façon que l'histoire soit tellement prenante que tous ces tabous et ces subversions font partie de la vie; ils passent au milieu de l'histoire, bien plus forts que chez le mec qui veut faire de la subversion.

Tu n'es pas un peu apôtre de la mauvaise foi ?

Je ne suis pas contre...

Parce que Homère fait un peu comme dans les polars. Il décrit un crime ou une guerre, l'horreur arrive. Puis le destin, les dieux jouent avec les pauvres hommes. Ulysse par exemple, qui veut juste rentrer chez lui mais qui fait naufrage, devient l'otage d'une belle princesse, retrouve grâce aux dieux sa liberté et se retrouve de nouveau otage d'une autre princesse, et cetera, et cetera. La justice à la fin est sauve, l'honneur aussi. Mais on a tous les tourments des pauvres hommes que nous sommes.

Tout à fait. Mais ça n'a pas l'air d'être le sujet principal.

Oui. Alors que c'est le sujet principal.

Les contes, la mythologie, les polars, les westerns fonctionnent sur ce même principe.



Toute littérature populaire est étalage de mauvaise foi, recouverte par la morale triomphante à la fin.

Oui, mais je trouve qu'on n'a pas fait le malin. On a raconté une histoire, une superbe histoire. Tous les ingrédients, les vicissitudes humaines, peuvent y être intégrés mais pas affichés comme chez un petit malin qui prétend qu'il va parler de choses subversives.

Très bien, je suis tout à fait d'accord avec ton analyse. Mais ce que je trouve bien, vraiment bien, de ta part, c'est d'avoir pensé à utiliser ce matériel. Parce qu'un auteur qui a fait vingt, trente livres arrive un peu au bout de ses propres fantasmes, thématiques... La plupart restent scotchés, c'est la fin, et personne ne passe à autre chose.

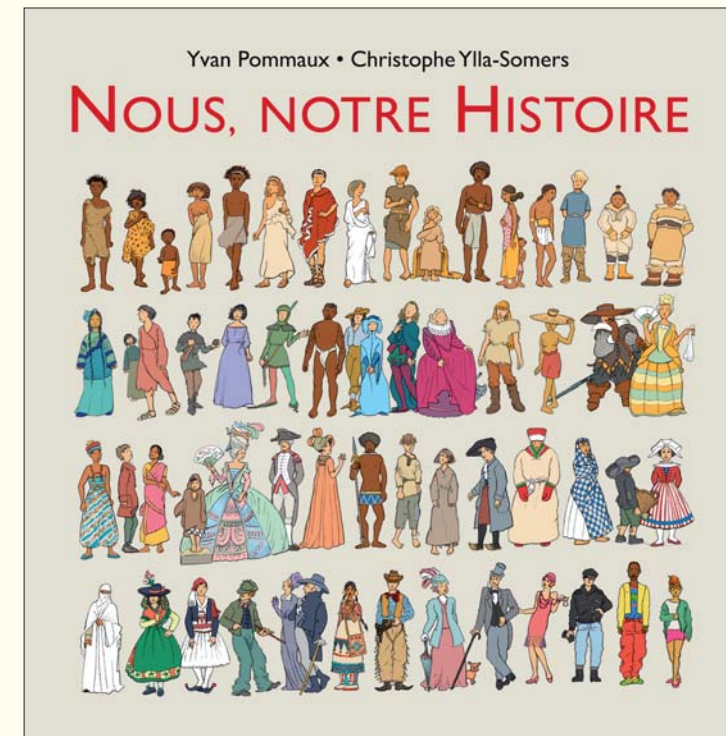
C'est au bout de trois ou quatre livres qu'on arrive au bout de ses fantasmes! Moi, je ne veux pas m'ennuyer.

Mais tu es rare. Et je te félicite. Tu as trouvé un matériel qui semblait complètement poussiéreux et indigeste, tu l'as dépoussiéré et tu l'as rendu attractif.

Sauf que j'ai fini...



Oui, mais tu as trouvé mieux. Tu viens de passer, avec ton prochain album, Nous, notre Histoire, de la fiction à la non-fiction.



Oui, je retourne aux «éditions de l'école» finalement. La boucle est bouclée. On refait des livres scolaires, mais bien.

Exactement, c'est une jolie boucle, qui aurait enchanté Jean Fabre.*

* (1920-2013), directeur de l'École, l'école des loisirs entre 1947 et 1990.

Depuis longtemps, je me pose aussi la question de ne pas juste faire un livre de plus, qui ne sert à rien, sous prétexte que je ne sais faire que ça. *Casse-Tout* était peut-être déjà ce livre de trop. On me demande souvent pourquoi j'ai arrêté les *John Chatterton* : parce que j'avais le sentiment d'en avoir fait le tour. Surtout que je trouve que le premier est le meilleur, le deuxième un peu moins bien et le troisième encore un peu moins bien.

C'est la loi des séries. Le dernier album, donc, Nous, notre Histoire, est un projet assez ambitieux, qui raconte en 96 pages 150 000 ans de l'histoire de l'humanité, essentiellement avec des images. Comment cette idée t'est venue ?

Je ne sais pas encore.

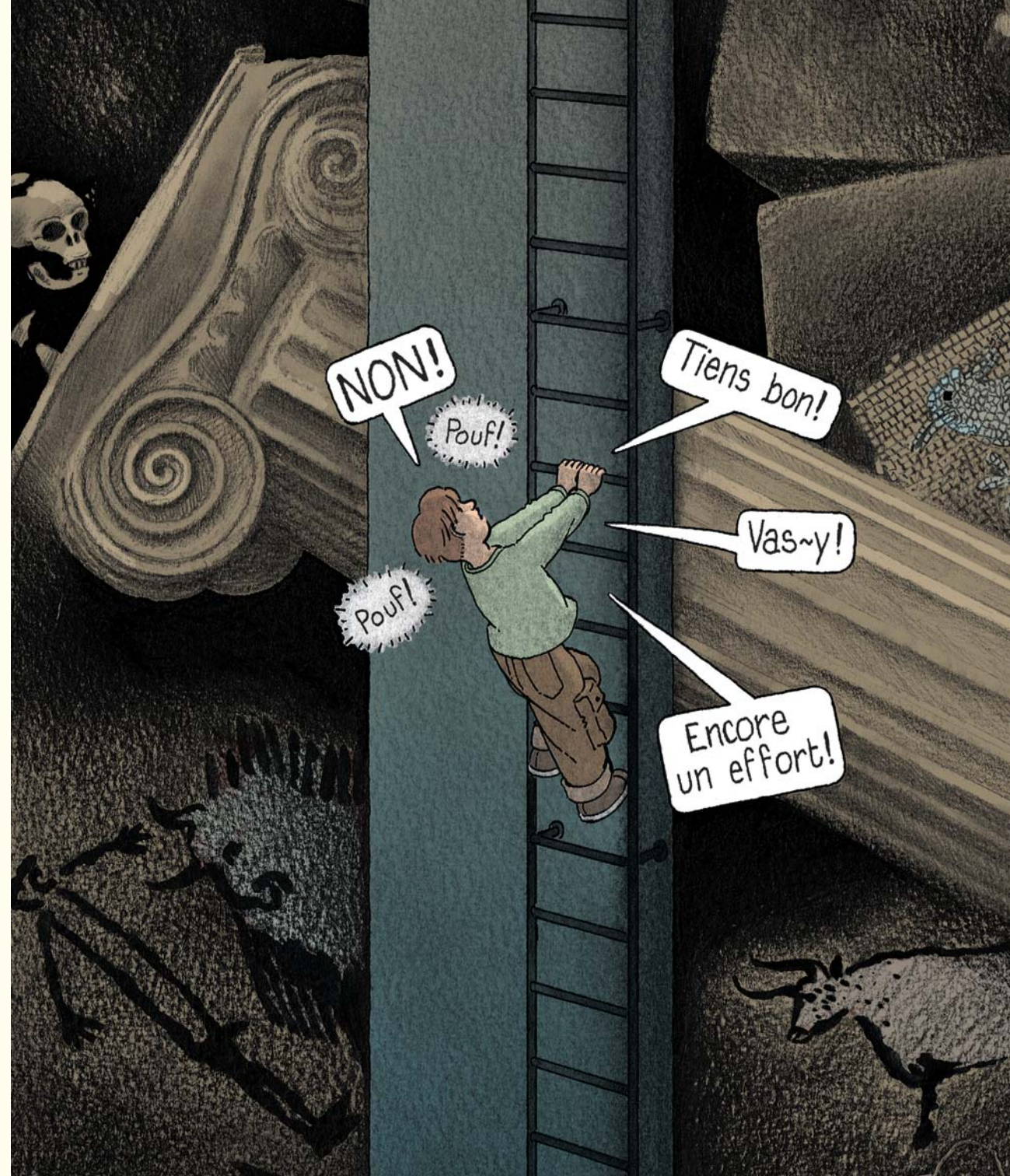
Ah oui, ce n'est pas encore assez vieux pour que tu puisses nous expliquer !

Dans les livres que j'ai faits, on voit souvent des questions sur les origines, le passé, l'Histoire. Par exemple, dans *Tout est calme !*, on voit les enfants remonter le long d'un tunnel autour duquel, en coupe, il y a toutes les strates, de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui. On voyait déjà ça dans *L'Aventure*, d'ailleurs.

Je comprends que tu sois intéressé par l'Histoire, mais c'est surtout le passage de la fiction à la non-fiction qui est intéressant dans ton cas. Pendant quarante ans, tu as été branché fiction, et puis un jour tu t'es dit que tu en avais fait le tour...

Sauf que, grâce à Marcus Osterwalder, j'avais déjà fait *Avant la télé* et *Véro en mai*.

Oui, c'est vrai.



Marcus voulait tellement que je fasse un livre pour «Archimède» qu'il a réussi à m'aiguiller un peu vers l'autobiographie pour pouvoir raconter une histoire documentaire. Et finalement, ça a marché, puisque *Avant la télé* a été mon plus grand succès.

Ça a été un triomphe ! Et c'est peut-être là – et dans la mythologie après – que tu as expérimenté cette façon de raconter l'histoire, le documentaire ?

Oui, sans doute. Mais, encore une fois, tout à l'instinct. Ça me plaisait de changer, de faire autre chose. Par contre, ça a un défaut : dans les bacs, tous les auteurs ont leur nom, mais pas moi. Parce que les libraires dispersent mes livres dans différentes catégories. Ils ne les mettent pas tous ensemble. Je trouve pourtant que ce serait mieux.

Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Mais je fais confiance aux libraires parce que je vois quand même que tes livres se vendent, et finalement c'est ça qui nous importe. Et tu as une excellente réputation chez les professionnels – libraires, enseignants et documentalistes dans les écoles –, ce qui compte beaucoup parce qu'ils soutiennent tes livres.

Oui, très certainement.

Tu as une parole pour l'avenir ?

Le prochain livre que je vais faire sera sur le rugby. Ça devrait encore surprendre !

Tu vas raconter l'histoire du rugby ?

Non. L'idée vient d'un gars que j'aime bien chez Bayard. Il est supporter d'une équipe parisienne de rugby ; il a joué au rugby comme moi. On se racontait nos histoires de rugby, et je lui racontais un souvenir personnel. Il m'a dit que ça ferait une super histoire, qu'il se chargerait d'écrire et que j'illustrerais. J'ai dit d'accord.

Mon histoire, c'est que quand j'étais un cadet, un nouvel élève est arrivé dans la classe. Il s'appelait Beau, et en plus il était beau. Il venait de Béziers, donc il s'est inscrit tout de suite au club de rugby. Moi, j'étais trois-quarts centre. Le gars qui est tout de suite après le trois-quarts centre, c'est l'ailier. Beau a montré de telles dispositions à ce poste que l'entraîneur l'a tout de suite aligné pour les matchs, au détriment du gars qui jouait habituellement à côté de moi, et qui était un copain. Rapidement, je me suis entendu dire : «Passe à Beau !» Ça a commencé à sacrément me frustrer, parce que, dès que je touchais le ballon, je ne pouvais plus prendre d'initiatives : tout le monde, entraîneur, joueurs, me criait : «Passe à Beau !» Et en plus, on s'est rendu compte que le Beau en question ne savait pas défendre. Alors, l'entraîneur est venu m'expliquer qu'il fallait que je défende pour deux, pour préserver le beau Beau, qui, lui, courait tout de suite à l'essai. Bon, après on est devenus copains... mais disons qu'il y avait matière à faire une histoire d'amitié... avec les filles aussi... Enfin «je sens» quelque chose de bon dans ce projet.

*Cela sonne bien. Il y a tout : le Beau, l'évincé, le frustré.
Au boulot Yvan ! Au boulot.*





BIBLIOGRAPHIE

AUTEUR-ILLUSTRATEUR À L'ÉCOLE DES LOISIRS

L'Aventure

1975

Album - 21 × 27 cm - 32 pages - épuisé

La fête du printemps

1975

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - 45 pages - épuisé

Louise écureuil fait une découverte

1977

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - 64 pages - épuisé

Tout ça c'est des histoires

1978

Album - 18 × 24,5 cm - 40 pages - épuisé

Violette la princesse triste

1978

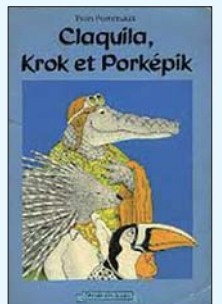
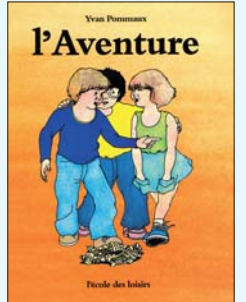
Joie de lire - 15 × 21 cm - 64 pages - épuisé

Claquila, Krok et Porképik

1979

Joie de lire - 15 × 21 cm - 64 pages - épuisé

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - épuisé





Les rêves de Corbillo

1979

Joie de lire - 15 × 21 cm - 48 pages - épuisé

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - épuisé

Les trois genêts de la clairière

1980

Renard poche - 12,5 × 19 cm - 64 pages - épuisé

Joie de lire - 15 × 21 cm - épuisé

Chico le clown amoureux

1980

Album - 21 × 27 cm - 32 pages - épuisé

Lutin poche - 15 × 19 cm - épuisé

Corbelle et Corbillo

1983

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - 48 pages - épuisé

Le voyage de Corbelle et Corbillo

1984

Renard Poche - 12,5 × 19 cm - 56 pages - épuisé

Lutin poche - 15 × 19 cm - épuisé

Mouche - 12,5 × 19 cm - 7,70 €

La marque bleue

1984

Album - 20 × 25 cm - 40 pages - épuisé

Mouche - 12,5 × 19 cm - 7,10 €



La pie voleuse

1985

Album - 20 × 25 cm - 40 pages - épuisé

Le théâtre de Corbelle et Corbillo

1986

Album - 20 × 25 cm - 40 pages - épuisé

Disputes et chapeaux

1991

Album - 26 × 16 cm - 72 pages - épuisé

Lutin poche - 19 × 15 cm - épuisé

Mille Bulles - 17 × 23,5 cm - 40 pages - 6 €

John Chatterton détective

1993

Album - 29 × 21 cm - 44 pages - 12,70 €

Lutin poche - 19 × 15 cm - 5,60 €

Petite bibliothèque - 15,5 × 11,5 cm - 5,10 €

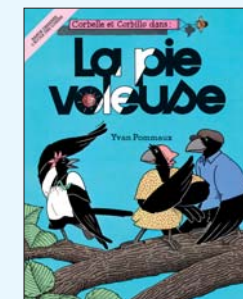
Une nuit, un chat...

1993

Album - 24,5 × 26,5 cm - 40 pages - 12,20 €

Lutin poche - 15 × 19 cm - 5,60 €

Petite bibliothèque - 11,5 × 15,5 cm - 5,10 €





Lilas

1995

Album - 29 × 21 cm - 44 pages - 12,70 €

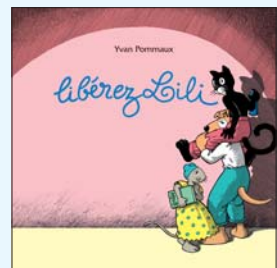
Lutin poche - 19 × 15 cm - 5,60 €

La fugue

1995

Album - 28 × 19 cm - 40 pages - 12,20 €

Lutin poche - 19 × 15 cm - 5,60 €



Angelot du Lac

1998

Album - 15,6 × 20,5 cm - 168 pages - épuisé

Le grand sommeil

1998

Album - 29 × 21 cm - 48 pages - 12,70 €

Lutin poche - 19 × 15 cm - 5,60 €



Libérez Lili!

1999

Album - 24 × 24 cm - 40 pages - épuisé

Lutin poche - 15 × 19 cm - 5,60 €

Tout est calme!

1999

Album - 29 × 20,5 cm - 48 pages - épuisé

Lutin poche - 19 × 15 cm - 5,60 €

L'île du monstrol

2000

Album - 22 × 30 cm - 40 pages - 12,70 €

Mouche - 12,5 × 19 cm - 7,10 €

Avant la télé

2002

Album - 32 × 24 cm - 48 pages - 21,90 €

Neuf - 12,5 × 19 cm - 80 pages - 8,20 €

Corbelle et Corbillo

Cinq rêves, six farces et un voyage

2003

Album - 22 × 28 cm - 112 pages - 25,40 €

Recueil comprenant *Les rêves de Corbillo*,
Corbelle et Corbillo et *Le voyage de Corbelle et Corbillo*.

Thésée, comment naissent les légendes

2007

Album - 25 × 33 cm - 56 pages - 18,80 €

Neuf - 12,5 × 19 cm - 64 pages - 7,70 €

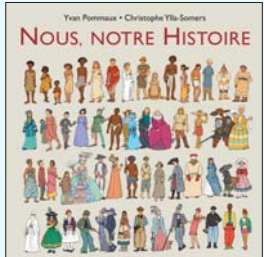
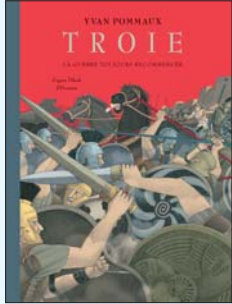
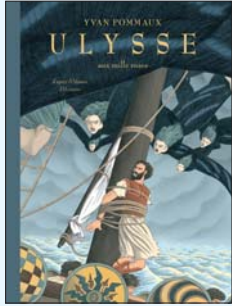
Véro en mai

2008

Texte écrit avec Pascale Bouchié

Album - 32 × 24 cm - 48 pages - 21,90 €





Casse-Tout

2009

Album - 22 × 28 cm - 40 pages - 13,20 €

Lutin poche - 15 × 19 cm - 5,60 €

Orphée et la morsure du serpent

2009

Album - 25 × 33 cm - 56 pages - 18,80 €

Œdipe, l'enfant trouvé

2010

Album - 25 × 33 cm - 48 pages - 18,80 €

Neuf - 12,5 × 19 cm - 7,50 €

Ulysse aux mille ruses

2011

Album - 25 × 33 cm - 80 pages - 19,80 €

Neuf - 12,5 × 19 cm - 7,50 €

Troie, la guerre toujours recommencée

2012

Album - 25 × 33 cm - 80 pages - 19,80 €

Nous, notre Histoire

2014

Texte écrit avec Christophe Ylla-Somers

Album - 30 × 30 cm - 96 pages - 19,80 €

ILLUSTRATEUR À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Hamster rame, J. et C. Held, « Chanterime », 1974

Le président et les Parisiens, O. Renaudin, « Joie de lire », 1975

Lune vole, J. et C. Held, « Chanterime », 1976

Comment j'ai retrouvé Livingstone, H. M. Stanley, C. Chaîne,
H. Loreau, « Bibliothèque documentaire », 1979

La barque à voile rouge, A.-M. Chapouton,
« Renard poche », 1980

La maison de Maurice penche, D. Spiessert, « BD », 1982

La peur du Louvre, C. Delafosse,
« Une bande dessinée dont tu es le héros », 1986

Panique au cirque, C. Delafosse,
« Une bande dessinée dont tu es le héros », 1988

Le chien des mers, M.-A. Murail, « Mouche », 1988

Le secret d'État aux yeux verts, C. Donner, « Mouche », 1989

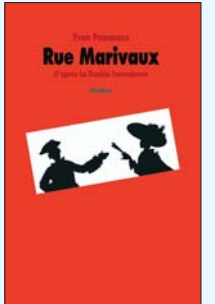
La lanterne bleue, Moka, « Mouche », 1991

Le changelin, M.-A. Murail, « Mouche », 1994

Lulu a disparu, C. Delafosse,
« Une bande dessinée dont tu es le héros », 1994

Rue Marivaux, Marivaux, « Médium », 2004

22 !, M.-A. Murail, « Mouche » et « Chut! », 2008



CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Auteur-illustrateur

Les plantes sauvages, Utovie, 1977

Et toi l'étoile, Utovie, 1980

Qui a volé l'Angélico ?, Bayard jeunesse, « J'aime lire », 1980

Le turcus étoilé, Bayard jeunesse, « J'aime lire », 1981

Façon de parler, Le Sorbier, « Lola », 1982

Marion Duval (série de 23 tomes + 1 intégrale sortie en 2007),
Bayard jeunesse, 1983-2014

Angelot du Lac (série de 3 tomes), Bayard jeunesse, 1990-1998

Où vont les trucs du pissenlit quand le vent les emporte ?, Le Sorbier, « Lola », 1991

L'homme aux mouettes, Bayard jeunesse, 1992

Du houx dans les petits pois, Bayard jeunesse, « J'aime lire », 1992

Le secret de la caravane, Bayard jeunesse, 1993

Un livre palpitant, Le Sorbier, « Lola », 1993

*La destinée de la famille Campagnol, depuis la naissance du châtaignier
jusqu'à nos jours*, Le Sorbier, « Lola », 1993

À la rivière, Le Sorbier, « Lola », 1993

Existe-t-il ?, Le Sorbier, « Lola », 1993

Le monde est comme une orange, Lola !, Le Sorbier, « Lola », 1993

Mon oncle Alberto Campagnolo, Le Sorbier, « Lola », 1993

Le potiron du jardin potager de madame Potier, Le Sorbier, « Lola », 1993

Lola, 10 histoires instructives, Le Sorbier, 1997

Les enquêtes de Théo Toutou (série de 7 tomes), Bayard jeunesse,
« BD Kids », 2002-2010

Images Images, L'Art à la Page, 2007

J'veux pas y aller !, Bayard jeunesse, 2009

Angelot du Lac, Bayard jeunesse, 2010 (Collector)

Il était une fois... un jour comme les autres, Bayard jeunesse, 2012

Labyrinthe (jeu de société), Éditions du conseil général de Mayenne, 2013

Auteur-illustrateur et maquettiste

Le radeau-livre, collectif d'artistes, La cage d'escalier, 2008

Illustrateur

Le refuge de la grande montagne, Michel Caudéran, La Farandole, 1974

La dinde de Noël, Robert Brisset, La Farandole, 1978

Véronique et Mistigri, Raphaële Perego, La Farandole, 1978

Le secret de l'épouvantail, Anne-Marie Chapouton,
Bayard jeunesse, « Les belles histoires », 1990

Les secrets du docteur Maagicus, Marie-Aude Murail, Bayard jeunesse, 1993

Je me souviens, Georges Perec, Le Sorbier, 1997

Les pièces d'or de l'oncle Hector, Corinne Albaut, Actes Sud Junior, 2001

